



HAL
open science

Les Mots de Thérèse Saint-Julien

Nadine Cattan, Antoine Fleury, Anita W Lau-Bignon

► **To cite this version:**

Nadine Cattan, Antoine Fleury, Anita W Lau-Bignon. Les Mots de Thérèse Saint-Julien. CNRS - UMR 8504 Géographie-cités, 2024, 978-2-9592185-0-7. halshs-04502768

HAL Id: halshs-04502768

<https://shs.hal.science/halshs-04502768>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Actes de la journée d'hommage
Campus Condorcet, Aubervilliers, 22 septembre 2023

Les Mots de Thérèse Saint-Julien

Nadine Cattan et Antoine Fleury, *coordinateurs*
Anita Lau-Bignon, *conceptrice éditoriale*



Les Mots
de
Thérèse Saint-Julien

Coordination : *Nadine Cattan et Antoine Fleury.*

Révision : *Nadine Cattan, Antoine Fleury, Anita Lau-Bignon.*

Conception graphique, mise en pages et suivi d'édition : *Anita Lau-Bignon.*

Contributions : *Athanase Bopda, Roger Brunet, Nadine Cattan, Béatrice Collignon, Antoine Fleury, Jean-Christophe François, Béatrice von Hirschhausen, Anita W. Lau-Bignon, Renaud Le Goix, Petros Petsimeris, Denise Pumain, Violette Rey, Antonine Ribardière, Lena Sanders, Jean-Louis Tissier, Christine Zanin et la famille de Thérèse Saint-Julien : Alix, Anne-Adélie, Baptiste, Emmanuelle, Étienne, Héloïse, Jean-Baptiste, Jeanne, Patrick, Sixtine Maisonnave et Arnaud Peyres.*



Géographie-cités
UMR 8504

*Cet ouvrage a été publié avec le soutien du CNRS-UMR 8504 Géographie-cités,
5 cours des Humanités, 93322 Aubervilliers Cedex, 2024.*

ISBN : 978-2-9592185-0-7

Sommaire

Introduction	5
Des mots pour évoquer les relations de Thérèse Saint-Julien à la recherche et à l'enseignement	7
Autour des lieux	13
Sames, Bayonne, Paris	15
Peyrehorade	19
Thérèse, l'amie rêvée	23
Parcours	27
Distance matters	31
Avec Thérèse	33
Diffusion spatiale	35
Distance et degré de voisinage	39

Le plaisir de la discussion	43
De la discussion chez Thérèse	45
Écriture	51
Transmission	55
Accompagner, transmettre	59
Points de vue sur l'urbain	63
Qualité de la vie	65
Villes, centralité et différenciations régionales	71
Polycentrisme	77
Intra-urbain	81
L'exercice du métier	85
Partage et réserve	87
Sérieux	91
Au hasard des trajectoires	95
« Je dois être un peu idiot mais il y a quelque chose que je ne comprends pas »	99
D'autres ont dit...	103
Contributrices et contributeurs	105

Introduction



Journée d'hommage à Thérèse Saint-Julien

Le vendredi 22 septembre 2023, à l'auditorium de l'Humathèque, sur le campus Condorcet.

De gauche à droite, au premier rang : Étienne Maisonnave, Arnaud Peyres, Pascale Maisonnave, Thierry Maisonnave, Emmanuelle Denis, Patrick Maisonnave, Anne-Adélie Maisonnave, Héloïse Maisonnave, Sixtine Maisonnave, Violette Rey, Nadine Cattan, Antoine Fleury.

Au deuxième rang, Suzanne Bouvet, Antonine Ribardière, Denise Pumain, Céline Vacchiani-Marcuzzo, Anne Bretagnolle, Yves Guermond, Lena Sanders.

Au troisième rang, Michel Vanderbroucke, Brigitte Vanderbroucke, Sophie Vernicos, Marie-Claire Robic, Béatrice Collignon, Claude Grasland, Sylvie Grasland, Athanase Bopda.

Au quatrième rang, Gilles Montigny, Denis Wolf, Jean-Louis Tissier, Petros Petsimeris.

Au cinquième rang, Alix Maisonnave, Françoise Dureau, Delphine Callen, Guillaume Leseq.

Au sixième rang, Laurent Faret, Sandrine Berroir, Robin Cura, Anne-Lise Humain-Lamoure.

Des mots pour évoquer les relations de Thérèse Saint-Julien à la recherche et à l'enseignement

Nadine **Cattan** et Antoine **Fleury**

Thérèse nous a quitté-es en novembre 2021. C'est parce qu'elle a profondément marqué nos vies que nous avons souhaité organiser un moment convivial pour nous retrouver ensemble et évoquer sa relation à la recherche et à l'enseignement¹.


Construire cette journée autour des « mots » de Thérèse est apparu comme une évidence, d'abord parce qu'elle avait ses mots et de ses expressions fétiches qui vont ponctuer cet hommage, mais aussi, évidemment, parce que son nom évoque chez les géographes un certain nombre de concepts, de notions, de méthodes. Ce choix s'est également imposé parce que nous connaissons toutes et tous le peu d'intérêt que Thérèse portait aux discours, obligés et convenus, et à la reconstitution interminable des carrières scientifiques qui caractérisent habituellement ce genre de cérémonie. C'est pourquoi ce format de journée nous est apparu comme une bonne formule pour évoquer ce qu'elle nous a apporté d'une manière un peu décalée par rapport à ce qui se fait souvent dans le monde universitaire.

La seule petite hésitation a concerné le choix du lieu de cet hommage. Ce n'était plus possible rue du four, son lieu de recherche, l'adresse de l'équipe PARIS et de Géographie-cités auxquels elle a tant donné. C'était compliqué à Tolbiac qui est avant tout un lieu d'enseignement et trop solennel, trop « vieille géographie », à l'Institut de géographie. C'est le campus Condorcet qui s'est imposé, l'actuel lieu d'ancrage de Géographie-cités, parce que Thérèse aurait sans doute dit : « ne regardez pas vers le passé, il faut aller de l'avant ». Elle trouvait formidable que nous ayons désormais de grands et beaux locaux. Elle devait d'ailleurs venir nous rendre visite en mars 2020, ce qui n'a pas été possible à cause de la pandémie.



Nuage de mots

Réalisé à partir des mots récoltés entre janvier et mars 2023 auprès des collègues et ancien-nes étudiant-es ou doctorant-es de Thérèse Saint-Julien.




Plus d'une vingtaine de personnes² ont souhaité présenter un mot ou une expression qui leur évoquait Thérèse. La majorité sont des collègues ou ami·es de Thérèse, dont beaucoup d'anciens étudiant·es ou doctorant·es, à l'image du public venu assister aux présentations. Cet hommage a aussi rassemblé plusieurs membres de sa famille ainsi que plusieurs de ses ami·es, dont certain·es ont pris la parole. Mais de nombreux·ses autres collègues ont également manifesté leur intérêt pour cette journée, envoyé un témoignage ou proposé leurs mots : Sophie Baudet-Michel, Madeleine Brocard, Colette Cauvin, André Dauphiné, Matthieu Delage, Françoise Dureau, Philippe Duhamel, Monique Fort, Guillaume Leseq, Hélène Mathian, Jean-Bernard Racine, Jean-François Staszak et Guillaume Vergnaud.

Tous les messages reçus insistent sur les apports scientifiques de Thérèse, souvent construits dans des collectifs, qu'il s'agisse de la mise en réseau des villes en France et en Europe, de la production des territoires métropolitains et des inégalités socio-économiques qui les traversent, tout particulièrement en Île-de-France, des concepts de diffusion et d'interaction, de centralité et de polycentrisme ou encore des méthodes mises en œuvre comme l'analyse spatiale couplée avec un grand intérêt pour la démarche comparée.

C'est également sa grande ouverture qui est évoquée. Plusieurs soulignent en particulier combien elle savait mieux que quiconque évaluer des travaux qui ne correspondaient pas forcément à ses propres démarches de recherche, en cherchant systématiquement ce qu'ils pouvaient apporter, mais aussi accompagner des étudiant·es ou des jeunes collègues, quel que soit leur objet ou leurs méthodes, dans la construction et dans l'écriture de leur recherche.

Une grande majorité de collègues évoque à la fois des aspects scientifiques et des aspects à caractère plus personnel. C'est bien la relation inter-personnelle qui semble avoir marqué des générations d'étudiant·es, de doctorant·es et de collègues. Parmi elles et eux, Thérèse a d'ailleurs suscité de



nombreuses vocations géographiques, des vocations indéfectibles qui contribuent à faire de la géographie française ce qu'elle est aujourd'hui.

Les mots mettent par ailleurs l'accent sur son attitude, toujours entre exigence et bienveillance, de même que sur l'association, chez elle, du drôle et du sérieux. Les témoignages se succèdent pour souligner combien Thérèse avait la capacité de transformer des réunions de travail conventionnelles en lieux d'échange et de complicité, jusqu'à faire rire ses voisin-es jusque dans des instances scientifiques.

Ou encore comment, au détour d'une discussion théorique, ou lors de la rédaction d'un article, elle savait saisir chaque moment comme prétexte à des échappées libératrices, à des échanges où le scientifique et le géographique prenaient des accents de confidences sur le dernier film à voir et la superbe exposition à visiter ou bien, dans un autre genre, sur l'avenir du monde et le devenir de la géographie. Les témoignages soulignent tous, ce côté indiscipliné qu'elle partageait avec ses collègues et ami-es.

Au final, ce qu'on peut retenir de ces messages et des mots évoqués, c'est la grande influence que Thérèse a eu sur nos vies de chercheuse et de chercheur, et d'universitaire. En discutant, parfois en nous bousculant un peu, elle nous a permis de renouveler constamment nos pratiques professionnelles, d'exercer différemment et mieux nos métiers, que ce soit auprès des étudiant-es, dans les fonctions de direction ou dans la pratique de la recherche. Et c'est dans son sillage que beaucoup continuent à s'inscrire aujourd'hui.

Par cet hommage, par les « mots de Thérèse », d'un espace-temps à un autre, nous avons souhaité lui adresser tous nos remerciements, lui témoigner tout notre respect et surtout toute notre affection.

Pour structurer cette journée, les mots et les expressions proposés par les collègues ont été regroupés en six catégories : les lieux d’ancrage de Thérèse, les théories qu’elle a élaborées, les points de vue sur la ville qu’elle a développés, le plaisir de la discussion et sa manière unique d’exercer son métier sont apparus comme les points majeurs du réseau de mots qui qualifierait Thérèse dans ses relations à la recherche et à l’enseignement.

Chaque mot, chaque groupe de mots choisis représente, plus ou moins directement, une piste de recherche qu’elle a lancée, un champ de recherche qu’elle a exploré, tout en restituant la manière dont elle concevait et pratiquait son métier d’enseignante-chercheuse. Le programme revient donc plus globalement sur ce qu’elle a pu transmettre au cours de sa carrière, à travers les relations singulières qu’elle a su nouer avec ses étudiant·es et collègues. ●

.....
1. Nous remercions chaleureusement Sandrine Berroir, France Guérin-Pace, Renaud Le Goix et Lena Sanders pour leur soutien et leurs précieux conseils dans l’organisation de cette journée.

.....
2. Pour des raisons personnelles, quelques un·es n’ont finalement pas pu se joindre à nous : Vincent Fouchier, France Guérin-Pace, Christophe Imbert, Bernard Tallet et Serge Weber. À noter que Claude Grasland a présenté un mot lors de la journée d’hommage : « travail » dans le cadre de la session « L’exercice du métier ».

Autour des lieux



Centre-ville de Bayonne

Sames, Bayonne, Paris

Patrick **Maisonnave**

Au nom de notre famille, je remercie chaleureusement les organisatrices et organisateurs de nous associer à l'hommage rendu à Thérèse. Ma tante n'a pas eu de descendance directe mais ses nièces, neveux, petites-nièces et petits-neveux présents ici témoigneront de son rôle dans leur propre parcours. Au-delà de la préparation des devoirs ou des examens, dans laquelle elle montrait autant de patience que d'exigence, Thérèse a été présente dans nombre de nos choix de vie, et je suis sûr également que plusieurs parmi vous se souviennent d'une amie généreuse et bienveillante, aussi fidèle que discrète.

Thérèse nous confiait parfois son sentiment de venir de loin, d'une France rurale qui, dans les années 1940 et même 1950, avait encore un pied dans le XIX^e siècle. D'une modestie intimidante, fuyant les honneurs et rétive à tout compliment, cette fille d'une couturière et d'un charpentier était peu disert sur son parcours universitaire. Il me semble que cette modestie cachait une immense ténacité

autant qu'une immense gratitude envers M. Dupleix, l'instituteur du village qui avait repéré ses capacités.

Thérèse, nous le savons, n'était pas rompue à l'utilisation du GPS. Elle tenait encore en haute estime les cartes dans leur version papier : cartes routières, cartes d'état-major et même un plan très épais de la banlieue parisienne. L'espace ne se donne pas : il se prépare, s'apprivoise, se conquiert. Dans sa bibliothèque, plusieurs atlas et, à côté d'ouvrages de géographie plus récents, Reclus, Vidal de La Blache ou Gaston Roupnel, parce que le rapport à l'espace doit être incarné.

Dans le parcours de Thérèse, il me semble que ce rapport est aussi de l'ordre de l'émancipation géographique et sociale, qu'on ne peut comprendre sans avoir à l'esprit le Sud-Ouest natal. Sames, canton de Bidache, un village sur l'axe Pau-Bayonne, quelques centaines d'âmes, une campagne sans véritable identité de paysage, ni élément de patrimoine. Une église, une mairie, une école, mais deux hameaux qui disaient déjà une forme de « complexité » sociale : d'un côté, des paysans, laboureurs et métayers ; de l'autre, quelques familles d'artisans dont Thérèse était issue. Les Pyrénées, visibles par temps clair, un « gave », une rivière et le fleuve Adour. Paysage de confins, pays « charnègue », croisement de cultures béarnaise, basque et bas-landaise.

Bayonne, où, jeune fille, Thérèse se rendait alors par le train. Collège et lycée chez les sœurs des Filles de la Croix (sorte de paradoxe ou d'anomalie de parcours pour cette acharnée de l'école publique !). Et, surtout, une diagonale, la ligne de chemin de fer vers Paris, la voie de l'émancipation.

De Bayonne à Paris : incertitudes matérielles, bourse d'étude, chambres sous les toits. Elle nous racontera plus tard les poussées de fièvre de la capitale à l'heure des événements d'Algérie, les noyés du 17 octobre 1961, puis les morts du métro Charonne avant l'ébranlement de mai-68. Engagement à la JEC¹, agrégation, trois années d'enseignement dans un lycée de La Rochelle, et

retour à Paris pour le cursus que vous lui connaissez. De Paris à Bayonne, litanie des gares et des marquises, retour au « pays ». Thérèse a certes vécu l'émotion des retours au pays natal, mais elle avait choisi sa vie et avait choisi Paris. Elle rêvait de parcourir le monde et n'a jamais éprouvé la nostalgie des origines.

Vous évoquerez la personnalité de Thérèse et, bien mieux que je ne pourrais le faire, son exigence intellectuelle, son refus des simplifications, une curiosité qui ne l'a jamais quittée pour le terrain et son sens du collectif, derrière lequel elle s'effaçait volontiers. Vous relèverez probablement son goût du travail bien fait, valeur cardinale de l'artisan, et qui valait récompense. Enfin, vous soulignerez certainement son engagement passionné dans l'enseignement, au service d'une idée de justice qui était sa boussole. Parvenue à l'âge de la retraite, Thérèse assurait encore le soutien scolaire auprès d'enfants de familles immigrées, toujours convaincue que l'instruction des jeunes générations est un combat qui vaut d'être mené, clé de voûte d'un monde plus juste auquel, envers et contre tout, elle continuait de croire. ●

.....
1. Jeunesse étudiante chrétienne, un mouvement de jeunesse et d'éducation populaire international.



Peyrehorade (Landes)
Au bord des Gaves réunis

Peyrehorade

Jean-Louis **Tissier**

Mon entrée pour évoquer Thérèse est un toponyme. Ce n'est pas lié à un attachement personnel, atavique, aux noms de lieux ou de pays mais le rappel d'une rencontre impromptue. Ce fut au milieu du mois d'août, au début des années 1990, sur le marché de Peyrehorade. Événement du mercredi matin depuis le XIV^e siècle, aux bords des Gaves dits réunis, avant leur confluence avec l'Adour. Le Parisien en bermuda, un badaud, croise une collègue surprise et amusée « Qu'est-ce que tu fais là ? » me demande Thérèse. Ma réponse a dû être que je venais au marché, le marché le plus riche que je connaissais en fruits, légumes, viande (porc, volaille). Un marché enveloppé dans une rumeur, celle d'un accent. Je n'ai pas dit que ce marché était Peyre « oral », j'y ai pensé il y a quelques jours en pensant à Thérèse, à sa parole.

J'étais là, c'est-à-dire chez Thérèse, qui selon des proches, préférait Peyrehorade à ce moment-là, celui du marché lieu de ruralité vivante, loquace. Mon accent de Parisien et ne portant pas béret,

échangeait avec Thérèse sur ce lieu et à ce moment, celui d'un marché centralité hebdomadaire sociale et gourmande. Thérèse d'une touche locale modulait son franc-parler.

Avant cette rencontre, j'avais échangé avec Thérèse dans les réunions et le jury du DEA ATEG¹. Cette rencontre de Peyrehorade avait mis du liant (du baume ?) dans l'analyse théorique et épistémologique en géographie, de « la lumière du Sud-Ouest ». J'ai aussi apprécié le franc-parler de Thérèse au CNU² : dans une disposition en cercle, je m'arrangeais pour avoir une place non à côté d'elle, mais en face, pour profiter des avis expressifs du visage de Thérèse.

Son soutien a été décisif quand j'ai été chargé de l'École doctorale de géographie : elle corrige mon inquiétude « administrative » par son sens pratique « Tu demandes à Paris IV de garder comme secrétaire Chantal Béranger ». C'était mon joker... Merci Thérèse.

Ensuite, grâce à Petros, ce fut une semaine de complicité pour le stage de géographie urbaine à Barcelone... Ambiance occitane-catalane. Nous « coachions » des étudiants chargés d'enquêter, notamment sur les divers marchés de la métropole avec en contrepoint, entre nous, celui de Peyrehorade : voir, goûter, écouter... On retrouvait *intra-muros* une centralité vécue, ici sous une halle...

Les voisins du Piémont pyrénéen de Thérèse, des collégiens « de France » à Paris, ont assumé, plus ou moins bien, leur accent : Roland Barthes à Urt à 20 kilomètres à l'ouest de Sames, Pierre Bourdieu à Denguin, à 30 kilomètres à l'est.

Roland Barthes dans « La lumière du Sud-Ouest » : « À y réfléchir, il me semble que l'unité de ce Grand Sud-Ouest, c'est pour moi la langue : non pas le dialecte (car je ne connais aucune langue d'oc) ; mais l'accent, parce que, sans doute, l'accent du sud-ouest a formé les modèles d'intonation

qui ont marqué ma première enfance. Cet accent gascon (au sens large) se distingue pour moi de celui du Midi méditerranéen... Moi-même, je n'ai pas d'accent ; de mon enfance, il me reste cependant un « méridionalisme » : je dis « socializme », et non « socialisme » (qui sait, cela fait peut-être deux socialismes ?)³. » Pour R. Barthes, il y avait un « degré zéro de l'écriture », mais l'intonation (ce qu'il appelle ailleurs le « grain de la voix⁴ »), est un point positif de l'oralité je dirai maintenant « intonation ».

Pierre Bourdieu a entretenu un rapport tourmenté à l'intonation héritée de son enfance. Il a dit que, longtemps de retour au pays, l'annonce du chef de gare à Dax lui paraissait portée par un accent qu'il a qualifié d'« affreux ». Il se reconnaissait aussi « une irrépressible pulsion gasconne ». Et dans l'un de ses articles des Actes, j'ai trouvé de « ces habitus linguistiques : d'un village à l'autre et même d'une région à l'autre (e.g. entre Béarn et Bigorre ou Chalosse), on se comprend suffisamment pour les besoins de la pratique et on ne demande rien de plus à la langue que d'assurer cette inter-compréhension⁵ ».

L'accent de Thérèse était une modulation de son franc-parler, spontané, direct, enjoué (accompagnant d'autres mots du nuage qui nous réunit ici : « humour », « rire », « sourire »...

Et je vais faire une observation, un commentaire de carte... Imaginons un atlas de la France médiévale, bien avant celui que Thérèse a dirigé. Ouvrons cet atlas virtuel à la page des routes et chemins... De la montagne Sainte-Geneviève aux Pyrénées court un fil mince mais solide, il part de la rue Saint-Jacques file vers le sud, c'est le chemin de Compostelle, dit de Tours, par le Poitou, la Guyenne, la Gascogne, enfin le Béarn, il passe à Peyrehorade où il traversait par gué et barques, les gaves. Les pèlerins se reposaient outre-gave à Sorde ou à Arthous, hospitalités béarnaises.

La voie et la voix non seulement elles se suivent mais elles se répondent s'accordent...

L'accent comme composante de la polyculture familiale et amicale... *Habitus* ? Genre de vie et de voix ? Jean-François Augoyard, auteur que Thérèse m'a incité à lire, parle de « sociabilité à entendre⁶. »

Genre de voix : je vous lis pour conclure mon hommage un court passage. Grâce à Thérèse, la *Géographie universelle* passe sur les bords du Gave, un insert, entre Chalosse, Pays d'Orthe et Basse-Navarre basque : je vous laisse mettre l'intonation, la part la plus vivante de la langue selon Alain Rey. Thérèse en son jardin discret, module ce qui anime le marché de Peyrehorade :

« Le modèle de faire-valoir direct en petites exploitations familiales, la tradition largement perpétuée de la cohabitation sous le même toit, ou à proximité immédiate, de plusieurs générations, la vieille pratique des élevages multiples, ont maintenu l'association de la culture du maïs et d'au moins un élevage pour la vente. Le plus prestigieux d'entre eux est devenu celui des élevages de basse-cour pour la production des foies gras... La culture du kiwi apporte provisoirement, aux paysans des moyennes et basses vallées des Gaves et de l'Adour, des rentrées inestimables d'argent frais⁷ ». ●

1. Créé en 1985, le DEA ATEG (Analyse théorique et épistémologique en géographie) a perduré jusqu'en 2005, avant de devenir le master 2 Géoprisme (co-habité par les universités Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Paris Cité).

2. Le Conseil national des universités (CNU) est une instance consultative et décisionnaire chargée, à l'échelon national, des décisions individuelles concernant la qualification, le recrutement et l'évolution de carrière des enseignant-es-chercheur-ses.

3. « La Lumière du Sud-Ouest » est initialement paru dans *L'Humanité* du 10 septembre 1977. Reproduit dans la revue *Communications*, n° 36, 1982, p. 125-129.

4. Roland Barthes, 1981, *Le Grain de la voix. Entretiens 1962-1980*, Paris, Éditions du Seuil, 352 pages.

5. Pierre Bourdieu, Luc Boltanski, 1975, « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 4, p. 2-32.

6. Jean-François Augoyard, 2003, « Une sociabilité à entendre », *Espaces et Sociétés*, n° 115-4, p. 25-42.

7. Robert Ferras, Denise Pumain, Thérèse Saint-Julien, 1994, *France, Europe du Sud*, Paris, Montpellier, Belin-Reclus, collection « Géographie universelle », 480 pages.

Thérèse, l'amie rêvée

Violette **Rey**

Témoigner de Thérèse par des mots-clés, voilà un exercice exigeant qui aurait plu à Thérèse. Témoigner de Thérèse par des mots clés, c'est aussi suggérer une certaine prise de distance par rapport à l'émotion qui m'étreint et qui m'a fait choisir d'intituler cette courte intervention « Thérèse, l'amie rêvée ».

Thérèse est tout d'abord la jeune collègue avec laquelle je débute en octobre 1969 au centre Censier. Nous partageons l'apprentissage de la préparation des TD de première année, associés au cours magistral de Jacqueline Bonnamour. Cette dernière réunissait régulièrement ses assistants pour profiler la logique globale de l'initiation à la géographie. Et au sortir de ces réunions pédagogiques de la rue Charlet, nous avons l'habitude de prendre un café en programmant le partage de la collecte des documents pédagogiques, ce qui était plutôt nouveau comme procédure, mais 1968 était tout proche. Et par ces petits cafés nous apprenions à nous connaître. Dès 1973, notre proximité fait un

grand bond : l'une et l'autre nous migrons à Bourg-la-Reine aux loyers moins chers qu'à Paris et presque coïncidence, dans le même immeuble ! Dès lors, de timide notre amitié se fait de plus en plus solide et profonde, prolongée par des voyages et d'autres amitiés, en particulier en Roumanie.

En ces premières phrases, j'ai indiqué quatre lieux – Censier, rue Charlet 15^e, Bourg-la-Reine, Roumanie –, quatre lieux partagés qui témoignent de notre proximité, à la fois professionnelle et personnelle. Et il est sûr qu'au début, ces localisations de proximité – mélange de hasard et de choix – ont favorisé puis soudé notre amitié. Alors *proximité* pourrait donc être le premier mot-clé. Et pour rappel, étymologiquement, *proximité* est le superlatif de « proche » ; alors oui, c'est bien de cela qu'il s'agit – nous sommes devenues des amies proches, superlativement !

De Thérèse collègue, je soulignerai la générosité dans sa conception de transmettre les savoirs et son sens aigu – mais toujours discret – de la *responsabilité* associée à notre activité d'enseignant-chercheur. Elle n'a jamais pris de congé sabbatique ; elle a toujours tenu à assurer un enseignement de première année, acceptant jusqu'à la fin de se déplacer sur le site de Tolbiac ; elle a formé plusieurs générations d'assistants. Quand s'est posée la question de qui choisir comme responsable de la jeune équipe de recherche créée par le trio Denise, Thérèse, Violette, ce fut elle qui en accepta la charge. L'inventaire de son sens des responsabilités collectives sera décliné dans les autres communications, à commencer par son passage à la direction des sciences sociales au CNRS. *Responsabilité* sera donc le deuxième mot-clé.

Mais plus durable et plus marquante que cette activité organisationnelle, c'est la *créativité* de la chercheuse que j'admire et que je retiens comme troisième mot-clé. Se lancer au tout début des années 1970 sur un sujet de thèse à l'échelle nationale portant sur l'« industrie et système urbain », en articulant diffusion industrielle et dynamique des villes prises comme « système », c'était très innovant et même un peu risqué, car les thèses privilégiaient encore l'échelon régional considéré

comme optimal pour appréhender en profondeur les liens entre la société et un territoire. Spontanément, Thérèse s'inscrivait dans le *geographical turn* de la période qu'elle impulsait. Des systèmes urbains aux phénomènes d'interactions spatio-temporelles, un nouveau champ de recherche démarrait où l'outillage mathématique et informatique était le support incontournable ; d'où sa participation active aux écoles d'été dédiées à cette formation ; d'où aussi cet enseignement d'initiation à la statistique spatiale aux étudiants de première année qu'elle a toujours souhaité garder.

La géographe Thérèse n'était pas qu'enseignante et chercheuse. Très tôt, elle est allée sur les lieux, faisant des voyages-découvertes de mondes nouveaux. Je crois que le premier qu'elle fit, encore étudiante et boursière peu fortunée, ce fut en Turquie – l'Anatolie en camping au début des années 1960 : quelle belle marque d'ouverture aux autres mondes ! Et par ses voyages (parfois faits ensemble) en Asie, en Amériques et en Afrique, je sais combien Thérèse a pratiqué une géographie sensible et humaniste qui a toujours éclairé son enseignement de géographie théorique et quantitative.

Pourquoi l'amie rêvée ? Thérèse est une amie autrement, une sœur autrement... Elle offre discrètement sa tendresse quand elle commente et corrige un texte, dans le partage des ballades au parc de Sceaux, dans le réconfort face aux désarrois.

Pour toi, Thérèse, j'ai retenu cette parole de Christian Bobin : « Ce n'est pas sa beauté, sa force et son esprit que j'aime chez une personne, mais l'intelligence du lien qu'elle a su nouer avec la vie¹. »

Merci, Thérèse, de ta présence qui demeure ! ●

.....
1. Christian Bobin, 2001, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, 176 pages.



Le parc de Sceaux et son château (Hauts-de-Seine)

Parcours

Antonine **Ribardière**

L'année dernière, j'ai eu l'occasion d'aller à la rencontre de trois enseignantes-chercheuses des générations précédentes à la mienne, qui travaillaient sur des thèmes proches des miens – j'ai effectué cette démarche dans le cadre de la préparation de mon HDR. Je suis donc allée à la rencontre de Françoise Dureau, Catherine Rhein à Paris, et de Rosa-Maria Rubalcava à Mexico. Que ce soit en préparant les entretiens, ou en les transcrivant, j'ai beaucoup pensé à Thérèse, parce que bien entendu, j'aurai beaucoup aimé pouvoir l'interviewer et aussi parce que finalement, je retrouvais dans les propos de ces trois enseignantes-chercheuses des traits qui m'évoquaient le parcours de Thérèse, tout en laissant un certain nombre de questions largement ouvertes. Ce sont ces traits communs qui m'évoquent Thérèse, et ces questions ouvertes, que je souhaitais partager avec vous aujourd'hui.

Par exemple, relativement au choix des objets d'études : j'ai été frappée de la manière dont les objets d'étude étaient très largement forgés au gré des rencontres, des possibilités de collaboration, des affinités intellectuelles – au moins dans le premier tiers de la carrière. Thérèse avait un grand sens du collectif, ses publications comme co-autrice sont nombreuses et j'imagine assez bien comment l'évolution de ses propres objets d'études a pu être liée également à des rencontres et à des effets de contexte. En revanche, ce que je ne sais pas, c'est comment et pourquoi Thérèse s'est orientée vers la géographie : j'aurais bien aimé l'entendre sur ce point.

Concernant les choix méthodologiques, j'ai également été frappée de la pesanteur de la formation antérieure à la carrière académique (j'inclus le doctorat dans la période de formation). Bien sûr, les objets d'études, les programmes de recherche peuvent orienter, conduire à développer telle ou telle méthodologie. Mais globalement, la période de formation apparaît déterminante sur le plan des orientations méthodologiques. Alors j'aurais bien aimé demander à Thérèse suivant quel cheminement elle s'était orientée vers des approches quantitatives.

Dans le parcours académique des trois femmes que j'ai rencontrées, il y avait donc une part de contingence – même si rétrospectivement, certaines rencontres, certains moments ont été tellement décisifs qu'on imagine mal comment il aurait pu en être autrement – donc une part de contingence, mais également un positionnement extrêmement volontaire, une capacité à saisir les occasions, à s'engager au moment où les choix étaient décisifs. Concernant Thérèse, je pense bien sûr à la fondation de ce qui allait devenir l'UMR Géographie-cités.

En ce qui la concernait, elle ne l'évoquait qu'à travers des anecdotes, en particulier la « colonisation » progressive et illégale du 5^e étage de la rue du Four. Mais je crois que ce qu'elle souhaitait m'indiquer à travers cette anecdote, c'est l'importance d'être tenace, de ne pas baisser les bras et d'envisager les choses dans la durée. Il y avait au moins une génération entre nous, et nos relations ne s'inscrivaient

pas dans un registre familial, mais je ne pense pas la trahir en disant qu'elle avait une volonté de transmettre des valeurs, des manières d'aborder le métier, et de concevoir les institutions qu'elle respectait, et elle pensait que cela pourrait également nous aider.

Je ne dois pas être la seule à me souvenir des derniers conseils qu'elle nous avait prodigués lors de la fête qu'on lui avait organisé pour son départ à la retraite. Parmi ces conseils, il y avait celui de toujours préparer ses réunions : cela nous assurerait une longueur d'avance sur les collègues qui venaient au contraire « les mains dans les poches », nous avait-elle expliqué avec humour. La rigueur et l'exigence qui la caractérisaient, et auxquelles elle nous a formés, ont déjà été évoquées aujourd'hui et le seront certainement encore, je souscris totalement à ce qui a été dit à ce sujet.

En discutant avec Catherine, Françoise ou Rosa-Maria, j'ai également abordé la question du positionnement théorique. Thérèse fait partie de cette génération qui a connu de très près le bouillonnement des années qui ont suivi mai-68 et le poids des analyses marxistes et néomarxistes en sciences humaines. Je me souviens avoir évoqué avec Thérèse le bouillonnement qui existait alors à l'Institut de géographie, mais pas suffisamment pour pouvoir restituer son propos, son positionnement de l'époque, ni le regard rétrospectif qu'elle pouvait porter sur cette période.

Dans tous les cas, l'approche théorique qu'on nous a prodigué au DEA ATEG trente ans plus tard, à la fin des années 1990, était très loin de la confrontation des écoles de pensées et des traditions intellectuelles. La théorie, se résumait à la modélisation, ou du moins, à la formalisation. C'est un point que j'aurais beaucoup aimé aborder avec elle : le statut de la théorie dans la démarche scientifique.

Il y a aussi la question de l'engagement, du lien entre recherche et action ou du moins, de l'ouverture vers d'autres positions professionnelles. En France, les carrières académiques sont davantage figées qu'en Amérique latine et les allers-retours entre des postes d'experts par exemple, et des postes à

l'université sont plus rares. Néanmoins, Thérèse a exercé des responsabilités au département des SHS du CNRS au début des années 1990. C'est un point que je n'ai jamais eu l'occasion d'aborder avec elle, mais j'aurais bien aimé lui demander quelles étaient ses motivations à l'époque, et ce qu'elle avait finalement retenu de cette expérience.

Et bien entendu, au moment de retracer mon parcours je suis allée à la rencontre de trois femmes et ce n'était pas par hasard. Dans quelle mesure le fait d'être une femme a pu être déterminant dans le déroulé de leur carrière académique ? La question est difficile. Par ailleurs, le fait est que les trois femmes que j'ai rencontrées ont essentiellement travaillé avec d'autres femmes est absolument frappant, même si aucune d'entre elles n'apporte sur ce fait une réflexivité particulière. On peut faire l'hypothèse de solidarités particulières qui auraient pu jouer, en creux, de manière positive – mais ce sont là mes hypothèses, pas les leurs. On peut aussi penser à l'inverse qu'elles refusaient de choisir les collègues avec lesquelles elles avaient travaillé uniquement à travers leur genre – je ne sais pas.

Dans tous les cas, ce thème revenait régulièrement dans nos discussions avec Thérèse, sur le ton de l'anecdote – elle m'avait ainsi raconté comment elle avait été sermonnée par le proviseur du lycée Dautet à La Rochelle où elle avait commencé sa carrière d'enseignante, parce qu'elle avait pris un café dans un établissement en face du lycée – ce qui n'était pas convenable à l'époque apparemment.

Mais elle n'était plus sur le ton de l'anecdote lorsqu'au cours de ma thèse, j'ai eu mon premier enfant. Je ne me souviens plus de ses mots exactement, mais elle m'a averti de la difficulté qu'il pouvait y avoir à vouloir tout concilier et elle m'a conseillé de me faire aider pour les tâches ménagères par exemple. Ce ne sont pas les mots qu'elle a utilisés, mais elle m'a mise en garde contre l'idée de vouloir jouer à la « *superwoman* ». Je lui en suis reconnaissante, c'était un très bon conseil, comme elle savait si bien en donner. ●

Distance Matters



Campagne du Pays Basque
Route symbolisant la distance

Avec Thérèse

Roger **Brunet**

Rendre hommage à quelqu'un plus jeune que soi et pour qui on a éprouvé tant de proximité est bien difficile ; permettez-moi de m'y essayer avec mesure. Thérèse était non seulement une géographe de haute qualité et de grande activité, mais une femme qui attirait le respect et l'empathie. C'est Philippe Pinchemel qui, à l'occasion d'un projet d'élargissement du comité de rédaction de *L'Espace géographique*, nous avait recommandé deux de ses élèves les plus prometteuses, Thérèse et Denise. Nous savons tous que rarement promesses furent plus brillamment tenues.

Plus de trois décennies de coopération ont suivi, dans divers domaines. Thérèse a été d'une belle efficacité dans les discussions et l'évaluation des projets d'articles, qu'elle abordait avec autant de sérieux et de curiosité que d'humour : elle avait la science stricte et souriante. Elle s'intéressait aux aspects les plus nouveaux de la recherche géographique des années 1970 et 1980, tant par les sujets que par les méthodes et les approches. Elle avait ainsi engagé des travaux approfondis sur

les diffusions dans l'espace géographique. J'ai eu le bonheur de la voir vite s'intéresser aux programmes du GIP RECLUS¹, et d'ailleurs l'une des premières publications RECLUS, dès 1985, a été son fascicule de synthèse sur *La Diffusion spatiale des innovations*².

Par la suite, elle a accepté la charge d'écrire avec Denise les chapitres sur la France dans la *Géographie universelle*, aussi originaux qu'intelligents, et a participé activement aux riches discussions menées autour des autres volumes ; son inlassable curiosité et la pertinence de ses questions y ont fait faire bien des progrès.

L'ouverture d'esprit de Thérèse et sa belle générosité l'ont amenée à s'intéresser à des groupes différents et à consacrer du temps à des tâches d'intérêt collectif. Outre l'animation de son équipe parisienne de base, elle a accepté de siéger dans les comités scientifiques du CNRS, de l'IRD, de l'IGN, de la Maison des Sciences de l'Homme, au Festival international de géographie de Saint-Dié. Elle a été active aussi au groupe Dupont et aux *Brouillons Dupont*.

Au GIP RECLUS, elle a accepté de s'investir dans la direction de l'*Atlas de France* en quatorze volumes, veillant de près au respect des échéances et du calendrier ; à la diversité des contributions et à l'équilibre des contenus. Elle y a plus particulièrement pris en charge les volumes 3 « Emplois et entreprises », 9 « Industries », 10 « Services et commerces », 12 « L'espace des villes » (avec Denise Pumain) et la mise au point du CD-Rom.

Thérèse a beaucoup réfléchi, beaucoup publié et je l'ai toujours lue avec le soin qu'elle méritait. Elle est partie bien trop tôt. Elle nous manque. Mais elle laisse une œuvre. Et de beaux souvenirs. ●

.....
1. Le Groupement d'intérêt public (GIP) RECLUS a été fondé en 1984 à Montpellier.

.....
2. Thérèse Saint-Julien, 1985, *La Diffusion spatiale des innovations*, Montpellier, GIP RECLUS, collection « Reclus Modes d'Emploi », 48 pages.

Diffusion spatiale

Lena **Sanders**

Ma première rencontre avec Thérèse date de 1982 et je la vois encore clairement à son grand bureau en bois dans la bibliothèque de la rue du Four qu'elle partageait avec Denise et Violette. C'est Nadine et Antoine qui m'ont suggéré le thème de la « diffusion spatiale » pour évoquer Thérèse. La notion est immense, l'apport de Thérèse est immense comme l'illustre bien le nuage de mots présenté en introduction. C'est donc difficile d'être exhaustive. Alors j'ai choisi un fil qui est de suivre la trace numérique laissée par Thérèse sur cette notion.

Imaginons une jeune étudiante ou un jeune étudiant, qui commence ses études et s'interroge sur ce qu'est la diffusion spatiale. Vous lui dites : « Ah, Thérèse Saint-Julien ». Curieuse, cette personne va aller sur internet :

- Il ne faudrait pas qu'elle soit paresseuse et se contente de *googler* en tapant « Saint-Julien et diffusion ». En effet « Saint-Julien Diffusion » est une société spécialisée dans le commerce de gros de boissons ! Fausse piste.

- En revanche, si notre personne prend la peine d'écrire « Thérèse Saint-Julien diffusion spatiale », elle tombe directement sur deux comptes-rendus d'un petit ouvrage de Thérèse rédigé en 1985 : *La Diffusion spatiale des innovations*¹. Un de ces comptes-rendus émane d'une chercheuse belge, l'autre d'une canadienne. Il y apparaît clairement que Thérèse a été précurseure dans la géographie française, une des premières à mobiliser la théorie de la diffusion et d'en exposer les fondements théoriques de manière synthétique et didactique. « L'ouvrage constitue un document de référence » écrit l'une. « L'ouvrage de Thérèse Saint-Julien sur la diffusion spatiale des innovations comble une lacune importante en géographie de langue française » souligne l'autre. Thérèse est ainsi devenue un « foyer émetteur » de cette approche innovante dans la géographie française.

Et son rôle dans la propagation de cette notion apparaît clairement quand on poursuit la recherche sur internet :

Si maintenant notre étudiante ou étudiant se contente d'entrer les mots « diffusion spatiale », sans spécifier de nom d'auteur, il ou elle tombe assez rapidement sur les définitions de Thérèse. Sur *étudier.com* par exemple, site commercial et généraliste, la première phrase de l'entrée « diffusion spatiale » est tirée d'un texte de Thérèse : « La diffusion spatiale c'est « l'ensemble des processus qui concourent au déplacement de l'innovation dans l'espace géographique, et aux effets en retour que ces déplacements engendrent dans cet espace » selon Thérèse Saint-Julien. »

Et la personne qui s'intéresse plus spécifiquement à la géographie va rapidement tomber sur des textes de Thérèse dans les principaux dictionnaires et encyclopédies de la discipline, dans *Hypergeo*²,

dans *Les Mots de la géographie*³ où elle a co-rédigé avec lui l'article sur la « diffusion », puis dans *l'Encyclopédie de la géographie*, etc. Quelquefois, ses mots sont là sans même que son nom soit signalé. Signe peut-être de la modestie de Thérèse mais surtout de sa totale réussite dans la diffusion de la théorie et des méthodes de « diffusion spatiale » dans la géographie française.

Enfin, j'ai interrogé ChatGPT mais le logiciel n'est pas encore performant pour rendre compte des travaux de Thérèse sur la diffusion spatiale, avec cependant des progrès : en mars 2023, le logiciel proposait n'importe quoi, inventant des titres de livres plausibles mais que Thérèse n'a jamais écrit. Elle aurait été horrifiée. En septembre 2023, le logiciel s'excuse de ne pas savoir et renvoie sagement l'intéressé aux publications académiques et aux sites universitaires. Je ne doute pas que dans quelques mois ChatGPT soit capable de fournir des éléments sur les apports de Thérèse à ce champ.

En conclusion, les traces numériques sont claires. Sur la diffusion spatiale, Thérèse est incontournable ! Que notre étudiant ou étudiante imaginaire fasse des études dans une autre discipline, quelle qu'elle soit, ou qu'elle ait choisi de se passionner pour la géographie, c'est toujours sur les mots et textes de Thérèse qu'elle va naturellement aboutir.

Merci à Thérèse ! ●

.....
1. Thérèse Saint-Julien, 1985, *La Diffusion spatiale des innovations*, Montpellier, GIP RECLUS, collection « Reclus Modes d'Emploi », 48 pages.

2. *Hypergeo* est une encyclopédie électronique, en accès libre, qui a pour objectif de faire connaître à un public d'enseignant-es et d'étudiant-es les principaux concepts et théories de la géographie contemporaine. Voir en ligne : <https://hypergeo.eu/>

3. Roger Brunet, Robert Ferras, Hervé Théry, 1992, *Les Mots de la géographie*, Montpellier, Paris, GIP-RECLUS, La Documentation française, collection « Dynamiques du territoire », 470 pages.



Thérèse de retour d'un survol de la métropole parisienne


Lors de son départ en retraite, elle avait reçu plusieurs cadeaux de ses collègues de Géographie-cités, dont une ballade en hélicoptère au-dessus du périphérique parisien.

Distance et degré de voisinage

Petros **Petsimeris**

J'ai choisi l'extrait¹ qui suit pour évoquer la mémoire de Thérèse Saint-Julien qui associe distance et diffusion : « La distance physique entre les lieux, appréciée en kilomètres ou en temps de déplacement, ou encore en coût de déplacement, entreront nécessairement dans la détermination des probabilités de contact. Celles-ci seront aussi déterminées par d'autres distances, sociales, économiques, ou culturelles par exemple qui, toutes choses égales quant à la distance physique qui sépare agents émetteurs et agents récepteurs, interviennent dans la diffusion des innovations et en particulier dans les vitesses différentielles de développement spatio-temporel du processus ».

« Toutes choses égales quant à la distance qui les sépare, deux villes ont d'autant plus de chances d'avoir des relations nombreuses et différenciées, et donc des probabilités de contact élevées, qu'elles sont grandes ».



Je connaissais Thérèse par ses travaux de recherche et ses publications avant de la rencontrer en Italie : la première fois en 1984, à Pise, dans le cadre de la Conférence internationale de géographie urbaine ; la deuxième fois en 1987, à Bardonecchia, lors du premier Colloque de géographie théorique et quantitative. Puis j'ai eu l'honneur de l'avoir comme collègue à l'université Paris 1 où nous intervenions ensemble dans un cours d'approfondissement de géographie urbaine.

Sur le plan personnel, nous avons parlé aussi de distances économiques ou sociales, distances en termes de langage (langues et dialectes) et distances psychologiques.

Ce fut tout particulièrement le cas lors d'un séjour passé avec elle, au Brésil. C'était en 2008, nous nous étions rendus ensemble à São Paulo pour une soutenance de thèse. Après la soutenance, nous avons décidé de visiter Brasilia. Thérèse aimait les voyages et l'architecture moderne comme le design. Nous avons voyagé avec une compagnie *low cost*, *Azurra*. Elle était assise côté fenêtre. Après le décollage, elle observait derrière le hublot l'interminable conurbation : São Paulo, puis Campinas, Ribeirao Preto, Franca (ville nouvelle 1805, « pouso », estrada de Goiàs), Uberaba, Uberlandia. Elle commentait parfois l'extension, les discontinuités et la succession des fonctions. La nuit tombait, la distance entre São Paulo et Brasilia était de 872 kilomètres. Vers le milieu du parcours, Thérèse s'exclame : « Regarde-moi ça, ah... l'espacement des villes, on a Christaller ! Regarde les hexagones... les hexagones de Christaller ! »

En effet, il y avait des taches lumineuses régulières, type « principe des aires de marché », puis type « principe administratif. »

Puis elle ajouta : « Mais... il faut voir ça durant le jour ! »

Une fois arrivés à Brasilia, c'est sur ces mêmes distances perçues et effectives que nous avons marché plusieurs kilomètres par jour en allant d'une quadra à l'autre, en passant de l'échelle intra-métropolitaine à l'échelle micro-urbaine, puis à l'échelle architecturale. En sa compagnie, la marche urbaine était très plaisante et très instructive. ●

.....
1. Thérèse Saint-Julien, 1995, 2^e édition, « Diffusion spatiale » dans Antoine Bailly, Robert Ferras, Denise Pumain (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, p. 566.



Le plaisir de la discussion

De la discussion chez Thérèse

Athanase **Bopda**

Pendant ces hommages, aborder la discussion avec Thérèse c'est, pour moi, embrasser en fait un élément clé de l'ensemble du champ des interactions scientifiques et humaines vécues collectivement ou seul avec elle dès le milieu des années 1980. Et les registres en furent multiples. De la discussion de la pédagogie à la pédagogie de la discussion ; de la discussion de la discussion scientifique elle-même à la discussion de la discussion éducative, rétrospectivement, Thérèse nous en a donné à apprendre tantôt par ses avis explicites, tantôt par ses comportements.

Discussion ?

Discussion de la pédagogie

Thérèse a aimé enseigner ; assister celui qui veut apprendre la mettait littéralement en vocation. De même, jamais feinte, sa reconnaissance fut toujours très grande envers ceux qui, lui enseignant quoi que ce soit, s'étaient montrés réellement disponibles pour une sincère discussion. Même si le

désaccord pouvait en être l'aboutissement, elle n'admettait pas qu'on l'ait érigée en fin dès le départ ou en cours de discussion. À mon « jusqu'à nouveau désordre », expression empruntée à mon professeur de philosophie de classe terminale, que de fois m'a-t-elle repris par un « Attendez, attendez ! ». Ce qui ne l'empêchait pas, se parlant presque à elle-même : « qu'est-ce que j'en sais moi ? » en un moment de profonde réflexion intérieure.

Pédagogie de la discussion

Thérèse a détesté les discussions armées par la dispute. Plutôt qu'une discussion pour la discussion, ne rien dire. Elle acceptait rarement qu'entre gens de bonne foi, on laisse tomber une discussion juste pour ne pas discuter. Quitte à renvoyer à plus tard pour revenir sur le métier, l'attitude patiente de Thérèse m'a appris quelques précieuses ficelles d'une réelle pédagogie de la discussion chez elle. Celle-ci était toujours présente quand il fallait repartir sur de nouvelles directions, s'attaquer à un nouveau projet, continuer plus longtemps que prévu tel autre. Son énorme expérience était toute mobilisée pour respecter l'univers culturel et le style de l'autre, sauver l'idée encore en gestation de son interlocuteur, l'aider à la parturition de sa pensée. Combien de fois, ayant opté franchement pour l'abandon pur et simple de toute une démonstration qu'elle avait barrée ou gratifiée d'un point d'interrogation en rouge, n'a-t-elle réagi par un retour à l'ouvrage pour son interlocuteur et aussi pour elle-même. Elle faisait alors montre d'une pédagogie de la discussion devant mon abandon de pan entier d'une rédaction de texte. Cela commençait souvent par un « Attendez ; voyons un peu ce qu'on peut en faire ! »

« Dites-moi exactement » ; « qu'est-ce que vous avez voulu dire ou démontrer ? » et on était parfois parti pour des minutes voire une heure de discussion sur le comment du pourquoi de mon idée et de mon envie de l'abandonner, avant qu'elle ne conclue : « dites-le justement ici ». « Maintenant c'est plus compréhensible » ou alors, « Franchement... je ne comprends pas ce que cela vient faire là. Tu comprends ? » La discussion ne s'arrêtait qu'après avoir patiemment abouti à un consensus.

Mais parfois aussi, elle était close par une instruction sensée et justifiée de sa part quant à l'inopportunité de la suppression ou de la réintroduction d'une version souvent amendée du texte initial. La pédagogie de la discussion de Thérèse avait payé par la sérénité recherchée en priorité et retrouvée. Nous pouvions avoir discuté de l'idée mais, Thérèse veillait à ne jamais nous laisser sans instruction ; et elle le faisait d'autant plus que, de façon réflexive, une discussion de la discussion scientifique elle-même avait été activée lors de nos échanges.

Discussion de la discussion scientifique

Thérèse a le souci de la vigilance permanente du doute scientifique. Son constant « toute chose égale par ailleurs... » était bien des fois suscité par une discussion méthodologique. « Vous l'avez affirmé. Maintenant dites-nous comment vous allez procéder pour le démontrer ». De quelles données auriez-vous besoin et comment les obtenir à temps et en bon état ? Thérèse avait horreur du simple « remplissage ». Elle avait un sens aigu de la peine à trouver et récolter les données, les bonnes données. Elle pouvait alors enseigner sans relâche ni trêve d'explications, comment et en quoi une méthode était plus efficiente ou plus efficace qu'une autre. Sa disponibilité n'avait alors d'égale que sa prudence. Mais très souvent, elle revenait sur la pratique, convaincue que le travail pédagogique ainsi mené en valait la peine. Elle n'hésitait pas à vous dire : « vous n'avez rien démontré avec votre méthode, justement ! » Mais tout ceci était servi avec de nombreuses précautions autant pédagogique, scientifique que communicationnelle. « Êtes-vous sûr qu'ils vont le comprendre ainsi ? »

« Expliquez au lieu de juste affirmer ». Mais alors, autant elle ne le faisait pas à votre place, autant elle ne vous abandonnait jamais devant la difficulté d'une absence de données, d'une méthode complexe, subtile, délicate à appliquer, exigeante. « Il faut bien voir que... » vous annonçait qu'avec elle le débat technique devait toujours se clore par un programme de travail de production concrète de texte, d'illustrations, de démonstrations ou d'argumentations bien éprouvées, de référencement précise, exacte et opportune sur des auteurs de notoriété scientifique ou des travaux reconnus.

Mais, par une disponibilité insoupçonnée, Thérèse n'hésitait pas à admettre ici que des différences de discours ou de références surgissent de la culture différente de son interlocuteur. Thérèse était autant attentive aux attentes d'un adulte expert qu'à celles des enfants en risque de sortie du système scolaire. Le registre de discussion dont elle faisait alors preuve était naturellement celui de la causerie éducative.

Discussion de la discussion éducative

Thérèse a donné à la discussion un statut d'outil de la paix intime et un indicateur de la paix avec autrui. « Bon, voyons : comment te l'expliquer » ? ou encore, « attention, cela ne marche pas avec tout le monde ». Il faut tenir compte du confort des gens mais aussi de leur contexte culturel particulier même si on vit tous sous les mêmes lois. J'ai eu la chance de voir Thérèse, militante et très engagée dans la lutte contre les inégalités sociales et les iniquités, s'y prendre de multiples manières pour communiquer avec des enfants de famille en difficulté ou de « zone difficiles ». Associant sa vaste connaissance scientifique à une réelle vocation pour l'entraide et le soutien républicain, Thérèse a souvent réussi à déployer des astuces de discussion ouverte sur des sujets parfois sensibles chez ses interlocuteurs. En dehors de ses obligations professionnelles, d'enseignante et de chercheuse, Thérèse menait très patiemment des discussions éducatives à l'opportunité, réussissant ainsi à réarmer mentalement et à faire rattraper des niveaux d'étude ou de formation à ses interlocuteurs quand cela se pouvait. Dans ces cas, c'est le cœur de l'humaniste et l'esprit républicain de la citoyenne qui s'en donnaient à cœur joie.

Quelques cas pour clore

En sciences sociales et humaines, la discussion prend en particulier deux contours courants : discussion entre le chercheur et les personnes de la population concernée ; discussion entre chercheurs, que ce soit en tant que pairs ou encore entre gens de même rang ou personnes de rangs différents, ayant un rapport « hiérarchique » ; discussion avec soi-même.

Voir Thérèse agir ou donner des conseils pour l'action dans l'une ou l'autre situation est édifiant. Surtout pas de hiérarchie gratuitement agressive. Elle aimait l'ambiance de confiance attentive qui permet réellement de s'exprimer sans fard, entre personnes de bonne foi et de bon conseil. Elle abhorrait la compression oppressive de la parole d'autrui, surtout si elle s'opérait sans qu'on s'en rende compte ! Même si on avait des idées fortes, une puissante répartie, leur communication ne pouvait, selon elle, se faire qu'en toute connaissance de cause que ce soit pour des réponses frontales en réaction à des attaques frontales, en fait elle ajustait le niveau du débat et sa tonalité d'abord aux enjeux en présence. Grande était réellement sa joie très réservée et discrète quand l'environnement créé par les uns et pour les autres mettait chacun en conscience de l'importance de ce qu'il avait à dire ou qu'il allait dire.

Pour Thérèse Saint-Julien, la discussion était toujours de « libérer la parole » et pour cela, désentraver la conscience. Elle allait alors mettre tout son possible en œuvre pour qu'il en soit ainsi pour elle-même mais également pour son interlocuteur. Deux cas particuliers de discussions avec ou par Thérèse me reviennent à l'esprit : une discussion faite avec ma mère lors de la mission de l'école d'été de Yaoundé et les multiples discussions occasionnées par nos échanges répétés en séance de travail que ce soit pendant la préparation de ma thèse, la réalisation de mon dossier HDR ou la rédaction de mon livre¹. Ce fut autant de moments où les éléments essentiels de l'art de la discussion de Thérèse se révélèrent à mes yeux avec une acuité particulière.

A posteriori, à travers une concentration suscitée, entretenue, recherchée, vraiment jamais relâchée malgré un ton le plus souvent apparemment badin, espiègle, voulu le moins contraignant possible, le ton inoubliable de Thérèse se révèle, presque palpable. Véritable terme d'une marque de fabrique, fruit d'un investissement sans faille à la tâche du partage de la discussion, Thérèse porte à la discussion une attention intense tant à l'écoute que lors de ses prises de paroles ; une prévenance soutenue ménagée avec vigilance ; une concentration sans relâche à l'efficacité

d'un échange. Dans cette affaire et toute affaire cessante justement, Thérèse incarnait la cordialité, la bienveillance, la réserve de précaution, la relance de la pensée toujours poussée vers son amélioration révélant ainsi tout le sérieux et le respect qu'elle souhaitait du fond de son être offrir à l'autre. Thérèse en action avait réellement opté pour une mutualisation honnête des efforts, chacun dans son rôle et dans ses capacités poursuivant un impératif de performance de très haute qualité qu'elle attendait du travail accompli ensemble, mais chacun exactement dans son rôle.

Sacrée Thérèse ! Si libre et autant fidèle à la tâche ! Tu n'as rien lâché d'essentiel dans tous nos échanges. Tu nous lègues, Dieu merci, toutes ces revigorantes discussions que nous avons eu la chance d'avoir grâce à toi, avec toi. ●

.....
1. Athanase Bopda, 2003, *Yaoundé et le défi camerounais de l'intégration. À quoi sert une capitale d'Afrique tropicale ?*, Paris, CNRS Éditions, collection « Espaces et milieux », 440 pages.

Renaud **Le Goix**

Quel est le statut de ce texte ? C'est probablement encore aujourd'hui l'une des phrases qui résonne le plus quand je pense à l'écriture, et à l'écriture scientifique en particulier. La question pour Thérèse se posait non seulement en termes de rigueur, de qualité de l'argumentation, mais tout simplement dans la manière à la fois délicate (amenée avec douceur et un sourire) et sévère (en vert ou en rouge, selon l'humeur, partout sur les pages) – cette manière donc de dire que ce qu'on pensait être l'introduction de 70 pages d'une thèse qui serait l'ouvrage de notre vie, n'était probablement qu'une amorce de structure d'un récit plus complet qui ferait en fait plusieurs chapitres. Mais l'anecdote va au-delà de la fébrilité de ses étudiants à l'amorce d'un rendez-vous de rendu d'un chapitre de thèse.

Alors, quel est le statut de ce texte ? Aucune autre prétention, aujourd'hui, que de témoigner de l'état d'esprit qui animait Thérèse lorsqu'elle réunissait pour la première fois une promotion du

DEA ATEG dans le séminaire d'écriture scientifique. C'est un peu intimidé que j'aborde le sujet, parce que Thérèse avait pris soin de nous confier, à Nadine, Antoine et moi-même, la responsabilité de sa suite pour cet enseignement ; et cela fait plus de 15 ans maintenant que j'anime régulièrement ce séminaire (mes archives indiquent 2007 pour ma première fois). Nombreux, ensuite, ont été les collègues, comme Clarisse, et plus récemment Ségolène et Sophie, à prendre le relais, souvent à plusieurs. Ce séminaire était unique, une bête curieuse : il a depuis essaimé dans d'autres formations, à l'école doctorale, ou entre doctorants quand des ateliers ou retraites d'écriture sont organisées à grand coups de pomodoro (c'est-à-dire de chronomètres), de sessions d'écriture engagées, et de relectures collectives et bienveillantes. Ce qui se dit sur un texte dans l'atelier reste dans l'atelier.

Je voudrais insister sur quelques points clés de son enseignement, de manière totalement subjective.

D'une part, Thérèse faisait de la mise en contexte du travail de l'écriture. Le mieux est de lui rendre la parole. J'ai repris son dernier syllabus du cours, qui précisait : « Apprentissage de l'écriture scientifique en géographie. Outre la présentation des cadres généraux et de quelques règles, cet apprentissage met l'accent, d'une part sur des exercices d'écriture grandeur nature, que tout doctorant est appelé à pratiquer, et d'autre part sur l'évaluation de textes écrits du point de vue de ces règles et de ceux des lecteurs. Chacun est simultanément auteur d'un projet écrit et membre du comité de lecture qui évalue les textes proposés par les pairs (chaque étudiant doit alors formuler, par écrit, ses critiques et ses suggestions, et les présenter oralement dans une discussion commune) ». La grande force de ce format était évidemment de mettre dans le bain de l'écriture, de ses aspects normatifs (oui, il y a des normes et des passages obligés de l'écriture scientifique, le positionnement dans l'état de la question en fait évidemment partie), à ses aspects d'évaluation par les pairs, en passant par la dimension réflexive et collective sur la pratique même de l'écriture.

D'autre part, les choix faits par Thérèse pour cet atelier reposaient, et reposent toujours d'ailleurs, sur des choix bibliographiques qui ouvraient une large part au dialogue plurilingue dans les pratiques et les normativités de l'écriture : cette bibliographie portait à la fois sur des considérations stylistiques, de protocoles et de normes, le parcours de la publication (c'est quoi un *gate keeper*?), sur la nature du discours géographique et en sciences humaines. Elle ouvrait aussi sur une première acculturation aux pratiques des revues anglophones dans la mise en place de l'écriture géographique et de l'écrire pour être lu. Maintenant que le champ bibliographique sur l'écriture scientifique s'est largement structuré, en particulier du côté des anglophones – et que la bibliographie de l'atelier a évolué et a un peu pris de l'embonpoint – je reprends aujourd'hui ce syllabus et me rends compte que tout était déjà là, prêt à (nous) servir.

Enfin, écrire pour Thérèse, c'est l'école de l'écriture ensemble. Thérèse associait régulièrement ses étudiantes et étudiants aux collectifs : l'*Atlas de France*, qui fut pour nombre d'entre nous la première expérience éditoriale, dès le DEA (nous sommes quelques-uns, sur ces promotions de la fin des années 1990, à nous souvenir avec émotion de cette toute première publication). Ce fut aussi, si vous me permettez quelque chose de plus personnelle, cette première grande expérience éditoriale qu'elle m'a offerte à travers le travail de co-direction du collectif *La Métropole parisienne* publié en 2007¹ : la préparation du synopsis et l'écriture conjointe de l'introduction, l'édition et l'harmonisation des textes et des figures, la préparation des sélections de photos, le travail de conviction avec le directeur de collection, Rémy Knafou, et l'éditeur, les corrections, la dernière relecture estivale et l'attente fébrile des derniers textes en retard : tout ceci s'inscrit dans un compagnonnage joyeux et intense, dont je ne sais jamais combien et comment dire merci pour sa confiance, cette relation dans l'écriture et l'édition, ce résultat. J'y ai donc appris plein de choses, à commencer par la patience : le premier synopsis est daté du 21 mai 2004, l'ouvrage est sorti trois ans plus tard.

Ne jamais oublier quand on écrit que tout prend toujours trois fois plus de temps. Alors comme il est temps, justement de conclure, j'ai rouvert les fichiers d'archives et redécouvert que le premier titre de l'ouvrage était « Île-de-France, endroit envers ». Combien d'hésitations pour ouvrir le triptyque finalement si simple « Centralités, inégalités, proximités ». Parce que pour l'écriture, pas besoin de se mettre à l'envers, il faut savoir faire simple, aller droit au but, comme elle disait. ●

.....
1. Thérèse Saint-Julien, Renaud Le Goix (dir.), 2007, *La Métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités*, Paris, Belin, collection « Mappemonde », 334 pages.

Transmission

Alix, Étienne, Jeanne, Baptiste, Emmanuelle, Jean-Baptiste, Anne-Adélie,
Sixtine et Héloïse **Maisonnavé,**
Arnaud **Peyres**

Pour vous, anciens étudiants, doctorants, collègues, qui avez connu Thérèse Saint-Julien à l'université ou au CNRS, la question de la transmission est omniprésente, évidente : c'est le rôle de l'enseignant que de transmettre des connaissances à ses étudiants, celui du chercheur de transmettre le résultat de ses recherches à ses pairs. Thérèse avait fait de la transmission son métier, et tous les témoignages que nous entendons aujourd'hui nous le confirment : c'est un métier qu'elle exerçait avec passion et talent.

Mais pour nous aussi, ses petites-nièces et petits-neveux, cette question de la transmission a une résonance particulière, parce qu'elle est au cœur de la relation que nous avons chacun eue avec Thérèse.

Bien sûr, et on ne peut pas ne pas commencer par là, à nous aussi elle a transmis son savoir, sa rigueur dans le travail. Quels que soient nos filières, niveaux, motivations, Thérèse avait à cœur de nous faire étudier, réviser, faire nos devoirs, répéter, apprendre par cœur, réciter, réfléchir, lire, questionner. Nous avons tous des souvenirs de moments passés chez elle pour réviser le bac de français, faire de la cartographie, apprendre un cours d'histoire, ou écrire des lettres de motivation. Elle ne lâchait rien, ne comptait pas ses heures, et nous gâtait de chocolats, gâteaux *pim's*, cracottes et thés pour nous faire parvenir à nos fins.

Mais au-delà de la dimension académique, c'est aussi d'une transmission plus personnelle dont nous souhaitons vous parler.

Puisqu'aujourd'hui on parle de mots, nous sommes allés chercher l'étymologie du mot transmission, qui serait empruntée au latin *transmissio*, qui signifie le *trajet*, la *traversée*, le *passage*. C'est une belle manière de se représenter ce que Thérèse était pour nous.

Elle nous a accompagnés et guidés dans cette *traversée* de nos jeunes vies, de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte, en étant une amie qui se réjouissait de nos succès et partageait nos déceptions, en soutenant nos projets et en étant une alliée dans les négociations avec nos parents et un mentor dans nos prises de décisions.

Son appartement de Bourg-la-Reine a toujours été un *lieu de passage* chaleureux et accueillant : c'était l'endroit où on débarquait à l'improviste pour prendre un café ou goûter, refaire le monde, ou bien pour se faire recoudre un ourlet sur un de nos pantalons... Parfois, on y rencontrait un écolier du soutien scolaire, ou bien un ancien collègue. Thérèse faisait preuve d'une gentillesse pure et profonde, et d'une grande disponibilité, des valeurs précieuses qui lui ont toujours été reconnues.

Thérèse, c'était aussi le *trait d'union* entre la région parisienne et le Béarn natal : le livre photo qu'elle a réalisé sur les origines familiales, les histoires qu'elle nous racontait sur la famille, les longs trajets en voiture entre Paris et le Sud-Ouest qu'elle animait avec ses 1001 anecdotes, ou encore le moment obligé de l'explication devant le Bec du Gave (le fameux !) où se rejoignent l'Adour et les gaves réunis (encore une histoire de passage en quelque sorte).

Elle nous a *transmis* sa passion du voyage et de la découverte du monde : toujours heureuse d'écouter nos récits, elle-même nous racontait volontiers ses propres voyages, toujours avec des anecdotes, vous le savez tous bien. Elle nous a aussi légué la curiosité et l'ouverture sur l'autre qui la caractérisaient (on repense à toutes les fois où elle engageait la conversation avec les gens qu'elle rencontrait au marché (de Peyrehorade n'est-ce pas !), dans l'ascenseur, dans un magasin... Pour Thérèse, le but même du voyage était d'aller à la rencontre des autres, quels qu'ils soient, aussi différents soient-ils de nous, et même surtout s'ils sont différents de nous. Thérèse ne nous a jamais dit, quand nous étions enfants, « ne parle pas aux inconnus », presque au contraire. À ses yeux, diversité était synonyme de richesse. Elle aimait profondément les gens, voyait le bon en chacun et poussait tout le monde à le faire ressortir.

C'est difficile de traduire par des mots tout ce que Thérèse nous a transmis pendant toutes ces années, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle nous a donné beaucoup d'amour. Et ce n'est pas exagéré de dire que cela a contribué à faire ce que nous sommes devenus. Thérèse étant partie, cette transmission est aujourd'hui devenue un héritage immense : notre voyage continue, mais nous avons dans nos bagages le souvenir de Thérèse, son amour et ses mots. ●



Vue depuis le 5^e étage de la rue du Four – Paris 6^e – : le boulevard Saint-Germain et la rue de Buci

Accompagner, transmettre

Antoine **Fleury**

En 2020, nous avons eu, Thérèse et moi, une petite discussion téléphonique à propos de ses publications. L'équipe PARIS avait alors lancé la numérisation des publications de plusieurs de ses membres « historiques » et j'étais chargé de lui proposer d'inclure les siennes dans le dispositif. Sa première réponse a été que cela n'en valait pas la peine, que tout cela était dépassé, que c'était des « vieilleries » ! Et puis elle y a réfléchi et a changé d'avis. Elle a fait un tri pour ne conserver que les publications qui, selon elle, pourraient encore « servir » parce qu'elles pouvaient se raccrocher à des problématiques scientifiques actuelles ou qu'elles seraient peut-être utiles pour la formation des étudiant·es.

Parmi les recherches qui ont passé cette étape de tri, il y a celles, le plus souvent collectives, qui ont été des contributions importantes pour comprendre la structure et les transformations sociales et spatiales de la métropole parisienne. Elles donnent à voir la reconfiguration des pôles d'emploi,

ou celle des pôles universitaires, en lien avec les mobilités ; elles montrent aussi l'accroissement des disparités de revenus, ou encore l'emboîtement complexe des centralités commerciales.

Ce qui ressort de cette anecdote, c'est que Thérèse nous laisse bien sûr d'importantes contributions théoriques et empiriques à la géographie des villes et des métropoles, mais aussi bien plus que cela, à savoir tout ce qu'elle a semé parmi les générations qu'elle a formées. C'est de cet héritage que je souhaitais parler aujourd'hui, à partir de mes propres expériences avec elle depuis la thèse – puisque Thérèse a été ma directrice de thèse – mais je crois que cela trouvera un écho parmi celles et ceux qui l'ont connue.

Ce n'est qu'au fil des années, bien longtemps après ma soutenance de thèse, que j'ai compris tout ce qu'elle m'avait transmis. En fait, je l'ai surtout compris en le transmettant à mon tour, en prenant conscience que les personnes que j'avais moi-même formées le transmettaient également. Et cela m'a paru encore plus évident depuis qu'elle nous a quittés. Pour ce qui me concerne, ce sont moins un corpus théorique ou des méthodes qu'un ensemble de valeurs et d'exigences, qu'un rapport au savoir, aux méthodes et à la vie (professionnelle mais pas seulement).

On parle souvent de « direction » ou « d'encadrement » mais les termes ne sont pas très adaptés dans son cas. Il s'agissait plutôt de formation à la recherche et par la recherche, ce qu'elle faisait avec une grande ouverture d'esprit puisque seul comptait, il me semble, le fait qu'on aboutisse à des résultats originaux et pertinents, qui fassent progresser la connaissance. « Encadrer », c'était pour elle avant tout accompagner une personne à aller au bout de ses intuitions, de ses envies de recherche, quelle que soit la thématique, avec une réelle curiosité, une ouverture à ce qu'on lui proposait, sans jamais vouloir imposer ses propres thématiques. Il suffit de regarder *a posteriori* les titres des thèses qu'elle a encadrées ! Quand je lui ai demandé de diriger ma maîtrise (sur une rue de Paris, la rue Oberkampf), elle a tout de suite dit oui. Puis quand quelques années après, je

lui ai parlé de mon projet de thèse, encore très flou, sur les espaces publics, elle m'a d'abord conseillé d'aller parler avec plusieurs de ses collègues, avant d'accepter avec un grand sourire quand je lui ai dit que c'était avec elle que je voulais continuer à travailler.

Pas d'*a priori* non plus sur les méthodes à utiliser. Si je reviens sur mon expérience de recherche avec elle, elle m'a bien sûr parfois incité à apprendre et à utiliser des méthodes quantitatives, par exemple en me conseillant d'accepter des TD en licence pour les enseigner. J'ai aussi appris à son contact dans plusieurs projets et elle m'a aidé à faire plusieurs CAH¹ pour ma thèse. Mais elle m'avait complètement suivi sur le choix d'appuyer celle-ci principalement sur une série d'entretiens semi-directifs et sur un corpus de documents... et je me souviens d'un jour où elle m'avait raconté une thèse qui s'appuyait sur une vingtaine d'entretiens et qu'elle avait trouvée très bien ! L'essentiel pour elle était que l'on maîtrise les bases d'un large éventail de méthodes avec pour seul objectif de mieux comprendre le monde, et en particulier celui des villes.

Thérèse aidait à formaliser une question de recherche (en commençant toujours par « quelle est votre question ? ») et les hypothèses, bref à mettre en œuvre le projet de recherche. Puis à surmonter les moments de doute, les difficultés dans le recueil du matériau ou son traitement. Et c'est là qu'intervient la discussion. Ce que je retiens, c'est effectivement le plaisir de la discussion... même si, quand j'y réfléchis, il y avait un côté éprouvant dans ces longues discussions où elle me poussait dans mes retranchements. Mais c'était des moments où l'on avançait beaucoup. Ces discussions débloquaient la pensée. Les rendez-vous étaient aussi des moments où l'on effleurait le personnel, juste ce qu'il faut pour aider à surmonter des problèmes, à remotiver. Aujourd'hui encore, j'essaie de trouver cette juste distance avec les étudiant·es et les doctorant·es, ce qui n'est pas toujours facile : rester dans un cadre professionnel, dans une relation de formateur à étudiant·e, mais sans mettre de côté l'humain, avec une forme – toujours discrète – de *care*, de soin pour la personne que l'on accompagne.

Le pendant de la discussion, c'était la relecture des textes, suivie de leur réécriture, et encore une fois ou deux si nécessaire. C'était valable pour la thèse, mais aussi pour les articles écrits à quatre mains. Il y avait là, d'ailleurs, un autre mode de transmission important, auquel Thérèse faisait souvent appel : faire avec. Faire de la recherche avec (en étant intégré dans un projet, en regardant ensemble des résultats bruts d'analyse de données) et aussi écrire avec (je me souviens notamment des rapports scientifiques – dont un état de l'art sur la ségrégation, au cours duquel nous avons eu des discussions passionnantes – et des articles). Aujourd'hui encore, je propose régulièrement aux étudiant·es que j'encadre d'écrire avec elles/eux et je pense que cela vaut des centaines d'heures de cours ou de TD... même si cela demande beaucoup de temps à l'encadrant·e. De ce temps, Thérèse n'était pas avare !

Le choix d'insister sur ces différents points renvoie forcément à la relation que j'ai eue avec elle, à l'époque de sa vie à laquelle j'ai pu la côtoyer... Au moment de prendre sa retraite, on a beaucoup parlé de la manière dont elle envisageait cette nouvelle étape : partir, pour laisser la place aux générations suivantes, tout en répondant présente quand on la sollicitait. Encore une chose que je retiens pour moi... même si je suis encore un peu loin de la retraite ! En tout cas, toutes celles et ceux qu'elle a formé·es essaient d'être à la hauteur de la confiance qu'elle avait placées en nous. Depuis, les étudiant·es ont changé. Le monde de l'enseignement supérieur et de la recherche a été bouleversé par des réformes à répétition. Mais je crois que l'on continue toutes et tous, d'une manière ou d'une autre, à faire vivre et donc à adapter dans ce nouveau contexte tout ce que Thérèse nous a transmis. ●

.....
1. Classification ascendante hiérarchique.

Points de vue de l'urbain



La Rochelle (Charente-Maritime)

La tour de la Lanterne, la tour de la Chaîne et la tour Saint-Nicolas.

Qualité de la vie

Christine **Zanin**

Comme pour beaucoup de personnes présentes aujourd'hui, Thérèse a été essentielle dans ma vie professionnelle bien sûr mais tout autant dans ma vie personnelle par sa capacité, sans en avoir l'air, de pointer où était l'essentiel, de toujours voir les choses de son angle positif... J'entends encore sa voix me dire « Christine, vous allez y arriver... j'en suis sûre » ! Le tout était de savoir comment ?

Comment faire du quantitatif sans oublier le qualitatif ?

Comment le chiffre peut ou ne peut pas compléter l'image ?

Comment analyser dans le détail sans perdre de vue le général ?

Comment la rigueur intellectuelle est supérieure aux compromis administratifs ?

Comment ne pas s'oublier dans une recherche sans fin ?

Comment prendre du recul pour savoir ce qui est important et ce qui ne l'est pas ?

Comment pratiquer conjointement l'exigence et la bienveillance ?

Comment ne jamais perdre de vue l'intérêt de l'étudiant avant celui de l'enseignant ?

Autant de « comment » dont la liste est ici très incomplète... Par tous ces « comment », Thérèse a permis à ma vie de jeune doctorante d'apprendre tout cela. J'ose imaginer qu'aujourd'hui elle était fière de l'enseignante-chercheuse que je suis devenue grâce à elle.

Avec Thérèse mon parcours était de qualité !

Qualité de la vie au sein de la jeune équipe construite avec Denise et Violette.

Qualité de la vie dans nos relations.

Qualité de la vie au cœur de ma formation de chercheuse et d'enseignante.

1984 marque la fin de ma formation de cartographe. Denise et Thérèse me font alors la proposition d'une allocation de recherche pour faire une thèse sur la qualité de la vie en milieu urbain... Proposition vertigineuse à bien des égards : pourquoi moi ? Pourquoi ce sujet ? « Qualité de la vie » : vocable magique mais communément utilisé à tort et à travers, galvaudé tout en restant un sujet passionnant quel que soit le milieu dans lequel on se trouve. Au-delà de l'aspect psychologique, il s'agit du but ultime à atteindre un peu comme s'il s'agissait d'un synonyme de bonheur. Pour un géographe cela complique bien l'affaire car on ne vous prend pas au sérieux : où est le territoire dans tout cela ? La grande question est alors de comprendre comment introduire du spatial dans une notion sociale ou psychologique de prime abord ? Heureusement que le vocable « en milieu urbain » y était attaché.

S'occuper de qualité de la vie c'était se confronter à des notions multiples et proches de celle du bien-être où l'on doit considérer à la fois l'état physique (autonomie, capacités physiques), l'état psychologique (émotivité, anxiété, etc.), et le statut social (relations sociales, environnement familial, amical, professionnel). Aujourd'hui, la qualité de la vie reste encore un enjeu majeur de la société, en sciences sociales, sciences économiques et sciences politiques. Cela souligne

la modernité des recherches menées à l'époque au sein de la jeune équipe PARIS. Aujourd'hui, sur *Google*, taper « qualité de la vie » renvoie à 498 000 000 entrées en 0,4 seconde et sur *Google scholar* à 23 500 (0,08 seconde) références en supprimant les citations dont beaucoup de références sur la santé, la biologie, le travail... chez les géographes très peu.


Quoi qu'il en soit, le concept de qualité de la vie n'est pas une création récente mais a été clairement formulé à la fin des années 1960 à la faveur de l'éclosion du mouvement écologique auprès du grand public. La recherche d'une politique précise et fonctionnelle en matière d'environnement et de qualité de vie est un enjeu que tout le monde cherche à défendre en parallèle à celui de l'environnement et du changement climatique, que certains prétendent vendre et que rares sont ceux qui acceptent à en payer le prix. La qualité de la vie reste un produit central de notre société, cela n'a pas beaucoup changé depuis 40 ans ! Mais il est toujours très ennuyeux de démontrer à un responsable politique qu'il détruit ou ne fait rien pour améliorer et préserver la qualité de la vie de ses concitoyens.

À l'époque de ma thèse, l'idée était de faire taire (ou du moins de comprendre et d'en cerner les contours) la nouvelle mode celle des classements. Classer les choses et les gens et classer les villes où il fait bon vivre. Dans la thèse que j'ai menée sous la direction de Thérèse, j'ai choisi l'option de la mesure des conditions objectives, matérielles et sociales de la qualité de la vie des populations des villes permettant ainsi une approche particulière des caractéristiques intrinsèques de la ville, tout en y incluant une analyse des stratégies territoriales mises en œuvre par chaque ville pour améliorer les conditions de vie. L'analyse des caractéristiques de vie offertes par chaque ville relativement à celles offertes par les autres villes donnait un éclairage particulier pour la compréhension des stratégies d'actions urbaines. L'analyse des concurrences entre les villes permettait d'intégrer de manière vive les différentiels introduits par les conditions objectives de la qualité de la vie urbaine.

Au final, en caractérisant les cadres de vie, les niveaux de vie et les modes de vie à travers de très nombreux indicateurs, mes conclusions se sont éloignées d'une échelle unique de la qualité de la vie dans les villes. Les indicateurs analysés introduisaient, entre les villes, de nombreuses compensations. Les schémas de qualité de la vie offerts par ces grandes villes sont divers, les atouts qu'ils représentent multiples. Les conclusions montraient aussi que si aucune ville française n'apparaît systématiquement en position de *leader*, un certain nombre se retrouve cependant trop souvent en fin de classement. Il serait intéressant aujourd'hui de refaire l'analyse pour vérifier si ces villes ont pu (ou pas) renverser la tendance au fil des années.

En préparation de ma soutenance, j'avais pris des notes d'une discussion que nous avons eue avec Thérèse. J'ai retrouvé ces notes en farfouillant dans mes cahiers de l'époque. Je la cite : « en réfléchissant à vos conclusions, il sera important de mettre en valeur que, sans préjuger de la qualité de vie des villes, la mise en place d'indicateurs objectifs et les analyses statistiques qui en découlent, ont permis d'apporter ces conclusions de chance et de compensations pour juger de la qualité d'une ville. Vous pourrez aussi insister sur le danger des statistiques à tout va. Le traitement quantitatif d'un problème demande une grande prudence déontologique. En particulier on devra vérifier la fiabilité du relevé initial. On devra refuser les abus trop souvent constatés. On devra indiquer le risque d'erreur. Cela évitera les travaux longs et onéreux parfois réalisés et de s'apercevoir à la fin seulement de leur inefficacité ».

En me proposant ce sujet, Thérèse et Denise m'ont ouvert les portes vers une compréhension des disparités interurbaines et comment la qualité de la vie pouvaient introduire des différences significatives dans un système de villes. Ainsi, au-delà du goût du jour et des tapages plus ou moins confus du « marketing urbain », les dynamiques des systèmes des villes françaises paraissent bien être traversées par ces différences. Définir, mesurer la qualité de la vie au sein des 111 plus grandes villes françaises a permis de montrer qu'il n'existait pas de classement absolu objectif des villes



françaises car les axes d'analyses sont multiples et non redondants. Comme toute diversité c'est une richesse pour la France et une chance pour chaque ville qui peut et doit rechercher son identité dans son originalité.

J'appliquerai volontiers cette dernière phrase à la relation qui me liait à Thérèse : avoir été dirigée par Thérèse fut une chance qui m'a permis de trouver mon identité et mon originalité dans les méandres de la géographie.

Merci Thérèse ! ●

Villes, centralité et différenciations régionales

Béatrice **von Hirschhausen**

Thérèse Saint-Julien nous a toutes et tous marqués par sa personnalité exceptionnelle. Nous l'admirions pour l'équilibre qu'elle savait tenir entre bienveillance et exigence dans ses responsabilités d'enseignante, de directrice de thèse ou d'équipes de recherche ; elle suscitait une sympathie et un respect profonds, au-delà des premiers cercles du laboratoire et de l'université Paris 1, par sa droiture sans raideur au milieu des écheveaux de nos petits mondes académiques, par son humour aussi, parfois tranchant, sur leurs (dys-)fonctionnements ; et puis, bien sûr, elle nous inspirait et nous inspire encore par la clarté de ses analyses et de ses propositions théoriques. Le projet d'aborder ici l'usage qu'elle fait des mots « ville » et « centralité », à partir de mon point de vue décalé de ruraliste, a été formulé un peu à la légère, sans anticiper sur l'impossibilité de rendre justice, en quelques mots, à la richesse et à l'exceptionnelle cohérence de sa pensée sur le fait urbain. Je prends ici résolument la question par le petit bout de la lorgnette d'un dialogue manqué lors de ma soutenance de thèse pour aller à la relecture que je peux faire aujourd'hui de l'une de ses

propositions sur la contribution des villes aux processus de différenciations spatiales, à l'échelle de grands ensembles territoriaux.

« Et les villes ? » m'avait lancé Thérèse Saint-Julien avec une légère pointe d'humour dans la voix, lors de ma soutenance de thèse en mars 1996. La question m'avait prise de court et piquée au vif. Ma thèse portait sur la décollectivisation agricole en Roumanie et la question des villes pouvait de prime abord sembler périphérique. J'y analysais toutefois l'articulation des sociétés urbaines à leurs villages d'origine tout comme les liens des villageois à leurs parentés citadines et je considérais donc que je traitais bien des villes. Je m'étais donc défendue bravement et, de l'avis de Georgette Zrinscak, cela avait été le moment où ma soutenance s'était « réveillée ». De l'art de Thérèse de poser des questions stimulantes.

Pour être tout à fait honnête, je n'avais toutefois pas vraiment compris la question et ce n'est donc que 27 ans plus tard, en me replongeant dans les textes de Thérèse¹ que j'entrevois l'usage que j'aurais pu faire alors des apports de son travail sur les villes et la centralité. Car, en effet, j'y abordais les villes et les sociétés urbaines sur un registre « générique » : générique, au sens où je les traitais par simple différence avec les villages et les sociétés rurales – une différence qui faisait pleinement sens dans le contexte roumain de l'époque – mais sans chercher à interroger le fait urbain dans sa diversité ni dans la pluralité de ses structurations régionales.

Or les villes de Thérèse ne sont pas « génériques ». Elles sont, selon sa perspective, d'abord situées au sein d'un système hiérarchique ; elles y occupent une position, traversée de dynamiques multiples et qu'il s'agit d'analyser. Cette position est remarquable par sa stabilité dans la longue durée des systèmes urbains. Mais elle est aussi articulée aux processus de différenciation spatiale et à une grande variété de formes : différenciation au sein même des systèmes urbains nationaux, comme par exemple entre France du Nord-Est et du Sud-Ouest, dans le volume de la *Géographie universelle*², différenciation aussi

entre les types de structuration régionale des réseaux urbains à l'échelle de l'Europe de l'Ouest. C'est à partir de cette question des hétérogénéités spatiales – question géographique par excellence – qu'elle s'est intéressée, me semble-t-il, aux dynamiques symboliques et culturelles des villes et à leurs effets sur le façonnement des différences territoriales, notamment à partir de l'élargissement de ses curiosités à l'Europe orientale et avec la prise en compte de variations d'une amplitude plus grande qu'à l'échelle de la seule Europe de l'Ouest, dans les processus de différenciations régionales. Elle s'emploie alors notamment à expliciter l'articulation des régularités observables par l'analyse spatiale des systèmes urbains aux dynamiques générales de différenciation géographique.

« Tout s'est [...] depuis très longtemps passé comme si l'invention des modèles territoriaux spécifiques, dont l'Europe a été le terrain, avait continûment intégré un regard, une expérience, et une interprétation de la ville et de sa centralité », écrit-elle en 2005 dans son chapitre intitulé « La centralité, vecteur de différence en Europe occidentale » dans l'ouvrage co-édité avec Violette Rey, *Territoires d'Europe : la différence en partage*. Ce texte est, me semble-il, exemplaire de sa démarche et de la profondeur proprement géographique qu'elle sait donner aux apports de l'analyse spatiale. Elle s'emploie à montrer que les différences régionales observables entre les régions d'Europe sont liées aux modalités variables de structuration des systèmes urbains (que les théories de la centralité permettent de saisir et de modéliser).

« Les spécificités [des] modèles régionaux de la centralité ne peuvent se comprendre que replacées dans le temps long de l'histoire européenne. Elles révèlent la permanence des formes de la centralité en tant qu'expression de la différenciation et de la structuration de l'espace géographique. Elles traduisent aussi la capacité de ces formes à intégrer les changements et à en restituer très durablement les effets. Elles contribuent à donner une lisibilité territoriale très forte à la diversité des organisations sociopolitiques et des cultures du territoire. Elles concourent enfin à engendrer des images emblématiques qui resserrent les liens de territorialité autour des centres³. »

On voit, dans cet extrait, que ce lien entre différences régionales (y compris dans leurs dimensions sociopolitiques et culturelles) et modèles de centralité urbaine est à double sens. Dans un sens, les différents modèles de centralité sont « l'expression » des différences régionales ; et même, ils les « révèlent », ils leur donnent une « lisibilité » ; ils en sont le résultat en même temps qu'ils en fournissent une grammaire. Dans l'autre sens, ils ont la capacité à structurer régionalement des espaces géographiques en y relayant durablement le changement et en « engendrant » des images et des symboles. Cette relation est dialectique : en révélant et en rendant visibles les différences régionales, les formes de la centralité urbaine expriment ces différences, les symbolisent et, ce faisant, les confortent dans un temps long ; elles sont productrices de territorialisation. C'est ce processus que Thérèse s'emploie à préciser dans la suite du texte.

« Il y a territorialisation quand la centralité construite a pu s'inscrire dans les mémoires collectives auxquelles elle donne un cadre durable, des dimensions matérielles et sensuelles, des images spatiales. Ces dernières viennent à tout instant raviver les mémoires de pratiques passées, donner des repères collectifs à différents ordres de transaction de la vie ordinaire, qu'il s'agisse par exemple de transactions politiques, économiques ou religieuses, dessiner des cadres pour le futur. [...] Par l'appropriation collective des lieux qu'elle engendre, la centralité peut être lue comme une composante forte de la territorialité, et la ville-centre comme emblème du territoire revendiqué. On comprend alors aisément que plus la profondeur historique de cette appropriation collective est grande, plus la centralité est partie prenante des mémoires vives⁴. »

C'est peut-être là que Thérèse aurait attendu des explications de ma part lors de ma soutenance de thèse : en quoi les fortes différences régionales observées entre les campagnes et entre les trajectoires locales de décollectivisation étaient-elles liées aux modalités variables de structuration du fait urbain dans les espaces étudiés ? Quels étaient les effets territoriaux de l'étonnant « retour » paysan que je mettais en lumière sur la recomposition des centralités construites précédemment

pas le socialisme ? « Quelle pourrait être [...] la contribution des campagnes à la réinvention des villes ? » écrivait-elle-même dans le rapport de soutenance. Questions auxquelles je ne saurais pas plus répondre aujourd'hui mais dont je perçois toute la force heuristique pour mieux comprendre l'étonnante géographie de la décollectivisation roumaine et la puissance de l'ébranlement territorial qu'elle a induite. ●

1. <https://cv.hal.science/therese-saint-julien>

2. Robert Ferras, Denise Pumain, Thérèse Saint-Julien, 1994, *France, Europe du Sud*, Paris, Montpellier, Belin-Reclus, collection « Géographie universelle », 480 pages.

3. Thérèse Saint-Julien, 2005, « La centralité, vecteur de différence en Europe occidentale » dans Violette Rey, Thérèse Saint-Julien (dir.), *Territoires d'Europe : la différence en partage*, Lyon, ENS Édition, p. 305-315 (souligné par moi-même).

4. *Idem*.



La Rochelle et son vieux port

Polycentrisme

Nadine **Cattan**

Cette présentation a été imaginée sous la forme d'un dialogue entre Thérèse et moi-même sur la notion du polycentrisme.

- « Thérèse, que pensez-vous du dernier paragraphe que j'ai rajouté à notre article ?
- Mais Nadine... Vous vous êtes vraiment entichée de cette notion ! »

Nous y voilà la fameuse notion de la discorde : le polycentrisme !

De quoi s'agit-il ? Dans les années 2000, l'enjeu d'un développement territorial plus équilibré en Europe est pensé avec le « label » polycentrisme, qui est devenu synonyme d'une organisation spatiale idéale conduisant à une meilleure cohésion sociale et à une plus grande performance économique des territoires.

Cette notion a été introduite par le Schéma directeur de l'Europe communautaire (SDEC) (mais pas seulement) et elle est devenue une sorte d'injonction dans les débats sur l'aménagement et le développement du territoire, à toutes les échelles, des régions urbaines aux mégalo-poles, des territoires nationaux à l'Europe.

Au-delà de la polémique, je suis aujourd'hui convaincue que cette notion nous a permis de rebattre certaines cartes, peut-être même de changer de paradigme. Et surtout elle m'a permis d'affiner et de compléter toutes les discussions que j'avais avec Thérèse depuis ma thèse.

Thérèse reprenait toujours le débat avec un...

- « Mais Nadine... que faites-vous des avantages de la centralité, des économies d'agglomérations, de l'importance de la proximité, et aussi des effets de la taille des villes et de la polarisation métropolitaine ? »

Puis chiffres à l'appui, elle étoffait son argumentaire :

- « Que faites-vous des faits ? Prenons l'axe rhénan et sa concentration de richesses, de la production, des populations ? »

À cela, j'argumentais que c'est une représentation ou interprétation très duale du monde et des dynamiques des territoires. L'image d'un pôle qui domine et qui donne des impulsions à des périphéries toujours perçues dans la dépendance n'est plus pertinente ! Dans ces représentations, on n'accorde pas assez de place aux réseaux et à la mobilité. Je lui disais qu'il fallait sortir de ces images souvent très médiatiques et réductrices.

Et ce débat se poursuivait régulièrement, rue du four, lors de la rédaction d'un article, ou lors d'un déplacement en train avec les étudiant-es entre Paris et La Rochelle ou encore autour d'un déjeuner à l'occasion d'un colloque ici ou ailleurs.

Et puis, à force d'arguments et de contre-arguments, Thérèse faisait glisser la discussion en combinant ces notions géographiques à des éléments de la vie personnelle. Elle avait le don de nous placer face à nos contradictions :

- « Mais Nadine... si j'accepte le fait qu'on survalorise et qu'on surinterprète le sens de ces visions duales, venons-en à vos pratiques spatiales et à vos rapports à la centralité. »

Elle le savait bien : à ce moment-là, mes pratiques parisiennes se limitaient à quelques quartiers bien centraux et l'Archipel métropolitain mondial était mon horizon des mobilités !

Plus sérieusement, au-delà de son air taquin, nous étions arrivées à un consensus : il est nécessaire de fournir une lecture critique des enjeux du polycentrisme et des représentations qui les accompagnent. Cela nous a conduit à ré-interpeller certaines représentations dichotomiques et binaires des territoires.

Nous étions, par exemple, arrivées à la conclusion que les représentations hiérarchisées du monde en centre et périphérie conduisent un peu trop hâtivement à considérer la partie émergée, visible, comme le tout. Dans ces visions, on oublie que d'autres lieux comptent et participent à la formation d'un monde global.

Nous étions arrivées à poser les bases d'une géographie relationnelle où la dynamique d'un territoire n'est pas due à son poids mais à ses liens. Dis-moi avec qui tu es en relation et je te dirai si... Une géographie qui met l'accent sur la connexion et non sur l'accumulation, sur la complémentarité et non sur les avantages concurrentiels.

Quel plaisir d'avoir convaincu Thérèse de corédiger un rapport pour l'OCDE sur les atouts des villes petites et moyennes, loin des centralités majeures et jetant les bases d'un modèle multipolaire ou de coécrire un article sur le polycentrisme francilien au prisme des masters spécialisés.

Pour conclure, je dirais qu'à défaut de la publication d'un dictionnaire critique du polycentrisme qui aurait dû voir le jour – puisque la structure de l'ensemble était prête – mais qui ne s'est pas fait, Thérèse serait contente de savoir que *MobiDic*, le dictionnaire critique des mobilités¹, est en ligne et j'aurais tant aimé qu'elle rédige la notice sur le polycentrisme ! ●

.....
1. Dictionnaire réalisé dans le cadre de la transversalité « Mobilités et territoires : vers une approche relationnelle de l'espace » portée par l'UMR 8504 Géographie-cités. Voir <https://mobidic.cnrs.fr/>

Intra-urbain

Jean-Christophe **François**

Avant toute chose, il convient de préciser que l'espace intra-urbain n'est pas le cœur de l'activité scientifique de Thérèse Saint-Julien. Ce n'est qu'au début des années 1990 qu'elle dirige une première thèse dans ce champ. Il faut rappeler qu'à l'époque, il y a relativement peu de travaux de géographie à des échelons très locaux, en France en général, et à l'équipe PARIS en particulier. À partir de 1990, Thérèse Saint-Julien a participé et dirigé des travaux de recherche intra-urbaine dans la perspective de l'écologie urbaine, dans la lignée des travaux d'écologie humaine de l'école de sociologie de Chicago dans les années 1930. Ces travaux dits d'« écologie factorielle » sont nombreux dans les années 1950-1960. Les recherches de Thérèse Saint-Julien dans ce cadre ont porté principalement – mais pas seulement – sur la métropole parisienne. C'est sur ceux-ci que l'on s'appuiera ici pour évoquer la touche, la manière et la patte de Thérèse Saint-Julien au sein des collectifs de recherche.

La méthode de Thérèse Saint-Julien s'articule autour de la faculté d'étonnement devant un ordre observable. Si l'on peut observer une distribution ordonnée dans l'espace, c'est que celle-ci n'est pas due au hasard : il existe une structure à mettre à jour. Il faut donc « retrousser ses manches » pour trouver laquelle et comprendre comment elle fonctionne...

Une sensibilité particulière à la question des injustices

Thérèse Saint-Julien a insisté pour que soient intégrés dans tous ces travaux des indicateurs qui permettent de rendre compte des situations d'injustice en général, et de la condition des femmes en particulier, comme le taux d'activité, les familles monoparentales, le temps partiel, etc. Il s'agissait d'indicateurs auxquels on ne pensait pas systématiquement à l'époque, mais qui permettaient de mettre le doigt sur des injustices sociales et/ou spatiales qui auraient pu rester invisibles. Pour Thérèse Saint-Julien, il était hors de question de s'en tenir au revenu pour appréhender les inégalités et injustices dans toutes leurs dimensions.

L'art de la synthèse

Thérèse Saint-Julien avait l'art de dégager un sens général à partir de nombreux sous-parties, chapitres et études particulières. Dans des projets collectifs où chacun avait sa marotte, creusait tel ou tel aspect de la question, étudiait en détail tel ou tel lieu, Thérèse Saint-Julien parvenait toujours comme par magie à dégager un sens général qui s'imposait *a posteriori* comme une évidence.

Prudence et ouverture

La prudence est un trait marquant dans la méthode scientifique de Thérèse Saint-Julien. Il importe d'être nuancé dans la lecture des résultats : est-ce que les formes observées coïncident bien, partiellement, ou pas du tout avec l'opinion commune ? À l'instar des sociologues dénonçant les prénotions, elle se méfiait des conditions hâtives, résistant aux effets de mode. Ainsi, par exemple, dans le champ de l'intra-urbain, sa position relative et nuancée à la « sécession des classes

moyennes» que l'on croyait voir partout à l'œuvre au début du siècle. La même méfiance était de rigueur vis-à-vis des monographies où un biais de confirmation pouvait résulter d'une théorie à la mode plaquée sur un exemple particulier. Toutefois, les monographies étaient appréciées s'il s'agissait d'étudier les résidus d'un modèle ou des éléments étranges dans une structure déjà comprise dans son ensemble.

Comme on l'imagine, cette prudence n'était nullement incompatible avec une grande ouverture à la nouveauté, en particulier à de nouvelles méthodes comme l'analyse discriminante ou l'analyse des discontinuités, à condition bien sûr que ces méthodes apportent réellement quelque chose, c'est-à-dire qu'elles soient en adéquation avec la question posée – on retrouve le leitmotiv de Thérèse Saint-Julien : « quelle est votre/notre question ? » ●

L'exercice du métier



Thérèse et ses cartes

Partage et réserve

Denise **Pumain**

Dans son ouvrage *Les Mots*, Jean-Paul Sartre écrit, souvent sans complaisance, un autoportrait de son enfance. Moi, je ne saurais pas faire un portrait de Thérèse avec des mots. Les mots que j'ai choisis pour parler d'elle, *partage* et *réserve*, ne sont pourtant pas un oxymore, ni une expression valise comme celles que le campus de Lausanne a construites pour désigner ses lieux. C'est un ressenti profond, l'aveu d'un questionnement, peut-être d'un désarroi. J'ai voulu le partager avec vous, parce que les contradictions apparentes, chez les personnes que nous connaissons bien, disent autrement qu'un portrait ce qui faisait la richesse de leur présence, ce que nous avons éprouvé en leur compagnie.

Le partage, ce fut avec Thérèse un vrai compagnonnage, au sens qu'y donnaient les anciennes corporations. Nous avons peu parlé du fonctionnement de notre tandem. Nous partagions avec Thérèse le goût du travail bien fait, de la curiosité assouvie par la recherche, de la ténacité et le

sens du collectif, dont les personnes présentes ont bien parlé ici. Mais notre partage n'était pas une division du travail ordinaire entre chercheurs. Nous avons poussé la collaboration jusqu'à l'écriture en commun, pas seulement pour les écritures pédagogiques des manuels des années 1990-2000, mais déjà bien avant, dans un article pour les *Annales de géographie* en 1976 sur fonctions et hiérarchie des villes françaises, et pour notre ouvrage de recherche paru aux éditions du CNRS en 1978, les *Dimensions du changement urbain*. Chaque page écrite, chaque mot était réfléchi, pesé et écrit ensemble. Ce partage de l'écriture valait aussi validation pour la construction des idées, le choix des mots : nous mettions en forme pour la géographie des résultats d'analyses multivariées, il s'agissait de ne pas varier du sens légitime des interprétations. Pour donner en toute rigueur la signification des résultats de nos calculs statistiques, nous avons décidé tacitement de n'avoir pas un mot plus haut que l'autre. Ce ne sera que bien plus tard, après la disparition de Thérèse, que je m'autoriserai à parler au sujet de cet ouvrage de notre découverte commune, celle de la coévolution dans les systèmes de villes.

Partage entre nous il y eut donc, sur le fond des enjeux scientifiques et institutionnels, mais aussi sur la forme des énoncés, sur le choix de mettre les mots en adéquation avec les choses, comme le souhaitait Michel Foucault. Alors où est la réserve ? Et bien je la ressens dans mon incapacité à dresser, avec des mots tout aussi rigoureux mais même seulement amicaux, un portrait vrai de Thérèse. Nous avons partagé elle et moi des voyages, des missions de recherche, sur des terrains difficiles. En ce temps-là il n'y avait ni téléphone ni internet pour se raccrocher à l'extérieur quand on était « sur le terrain ». Nous avons affronté ensemble au milieu des années 1980 les assauts de tous ordres que la société indienne inflige inconsciemment à ses visiteurs, de Delhi à Bangalore et de Bombay à Calcutta, nous avons assumé avec parfois de grandes difficultés les incertitudes auxquelles un grand voyage en train du sud au nord de la Chine nous a soumises en 1990, de Xian à Datong et Pékin. L'émerveillement de ces découvertes, l'intensité des craintes et des émotions lors des incidents plus moins graves ont été partagés, mais je n'ai pratiquement rien appris alors

de la vie de Thérèse, jamais dans nos conversations elle ne s'est laissée aller à des confidences, jamais elle n'a laissé transparaître un peu de ce qui la constituait, anecdotes personnelles ou « moi profond », cette communication-là n'a jamais sembler l'intéresser. Alors bien sûr en la voyant agir nous avons deviné ses sympathies, son attachement aux personnes, mais nous avons compris aussi que ce qui la faisait courir n'était vraiment pas de mettre en avant sa personne. Le 23 mars 2023, une réunion du groupe des jeudis du développement local lancé par l'UNADEL¹ posait la question du « numérique, danger ou opportunité pour la transition des territoires ? ». À toutes ces angoisses de notre temps, j'imagine que Thérèse aurait su répondre avec calme, méthode, portée par la joie du défi intellectuel et par l'empathie avec les questionneurs. ●

.....
1. Union nationale des acteurs du développement local.

D'autres mots

« Toutes choses égales par ailleurs »

Comme l'a rappelé Sophie Baudet-Michel, Thérèse répétait cette expression à l'envi, à la fin de chaque analyse statistique mais aussi très souvent dans la conversation, pour indiquer que nos résultats sont soumis à des hypothèses fortes qui n'intègrent pas tous les paramètres de l'étude de cas.

« Le vrai travail finit toujours par payer »

Comme rappelé par Claude Grasland, c'était l'expression qu'utilisait Thérèse pour encourager ses doctorant-es ou jeunes collègues, en leur rappelant l'importance d'un travail rigoureux.

« Je dois être idiot(e) parce qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas »

Cette expression – avec ses différentes variantes (cf. le texte de Béatrice Collignon) – Thérèse l'utilisait souvent, lorsqu'après avoir écouté longuement les discours des uns et des autres, au cours d'un séminaire ou d'une réunion, elle voulait attirer l'attention sur un point qui lui posait problème... modestement mais fermement.

« Démêler l'écheveau complexe de la ville et de ses habitants »

Avec cette expression, rappelée par Matthieu Delage, Thérèse se transformait en enquêtrice pour décrypter les causalités qui jouent dans les territoires étudiés.

Yves **Guermont**

Quand cette journée du souvenir avait été envisagée, il avait été demandé à chacun de proposer un mot qui nous rappellerait Thérèse. Le premier mot qui m'était venu à l'esprit était « sérieux », mais j'ai pensé ensuite que ce mot suggérerait, pour les jeunes qui ne l'ont pas connue, une certaine idée d'enfermement sur la rigueur scientifique, alors qu'il n'y avait pas plus sensible qu'elle, avec plus d'ouverture vers les autres.

Lors d'un moment de tension extrême en Palestine, un projet avait été fait d'envoyer, par le canal du consulat de France à Jérusalem, des colis d'ouvrages géographiques à l'université Birzeit de Ramallah, avec laquelle nous avons fait un colloque à Paris. Elle a été l'une des premières à répondre à l'appel, sans faire de grandes phrases, simplement, pour venir en aide, avec son efficacité habituelle. Comment aurait-on pu ne pas s'entendre avec elle ?

Nous avons pourtant ensuite été en combat l'un contre l'autre pendant un an sans l'avoir voulu. Thérèse était l'adjointe d'Alain d'Iribarne, directeur scientifique du CNRS pour les sciences humaines, et moi j'étais cette année-là président de la section de géographie du CNRS. La section avait décidé depuis déjà deux ans, à l'unanimité, du choix d'un candidat pour la promotion au poste de directeur de recherche, et la direction du CNRS s'opposait absolument à ce candidat. Nous avons passé l'année entière à combattre, Thérèse et moi, sur ce sujet, obligés de représenter nos organismes respectifs, en étant bien conscients du caractère aléatoire des jugements portés sur la qualité des travaux d'un chercheur. J'ai rencontré (sans succès) le directeur général du CNRS, François Kourilsky, et quand Thérèse est venue devant la section pour exposer la politique de la direction sur d'autres sujets, je ne suis pas venu au-devant d'elle pour l'embrasser, comme je l'aurais fait d'habitude, car j'aurais eu l'air de pactiser avec la direction. Ce conflit qui avait empoisonné notre année n'a pas entamé notre amitié et son souvenir a toujours été ensuite notre sujet de débat humoristique.

Quelque temps après cette année tourmentée, Thérèse m'a proposé de travailler avec elle au volume « Territoire et aménagement » de l'*Atlas de France* qu'elle dirigeait chez Reclus. Comme elle l'écrit en introduction : « l'aménagement a dû assimiler, souvent avec difficulté, les évolutions des représentations et des pratiques sociales du territoire national ». L'aménagement n'est pas une science exacte, et on ne peut pas y appliquer une attitude normative. C'est un lent processus qui passe par des années d'avancées et des périodes de stagnation. Durant la seconde moitié du XX^e siècle, les évolutions techniques se sont combinées avec les réactions changeantes de la population, et les choix sont dépendants de l'insécurité de la prévision. Pour les besoins du transport aérien, par exemple, cette insécurité de la prévision est liée à l'addition de causes techniques et mentales, et on sourit actuellement des discussions qui ont animé les débats du schéma d'aménagement de la Basse-Seine sur l'éventualité d'un troisième aéroport international en région parisienne. Il en résulte une tendance à reporter tous les investissements importants. C'est ainsi que l'accroissement des besoins en médecins n'avait pas été prévu avant l'année 2000, ou que la déshérence des réseaux

ferroviaires locaux n'a pas été combattue à temps. En fonction de cette incertitude, l'aménagement démocratique est un leurre comme l'ont montré les constantes faiblesses des enquêtes publiques. Nous avons réuni sur ces questions une vingtaine de chercheurs, dont la plupart étaient des jeunes en fin d'études des laboratoires de Paris et de Rouen, et c'est la rigueur et l'esprit d'ouverture de Thérèse qui ont fait vivre la réflexion collective. Merci Thérèse. ●



Violette et Thérèse, les amies rêvées

Au hasard des trajectoires

Anita W. **Lau-Bignon**

La vie prend parfois des orientations inattendues, lorsque sur votre chemin survient un événement qui vous dévie de la trajectoire la plus probable. Quand ces événements se produisent, ce sont souvent le fait de personnes qui impriment leur marque. Ce fut pour moi Thérèse Saint-Julien.

En ce jour de juin 2005, lorsque je suis entrée dans la salle du concours CNRS, mon espoir était d'être recrutée pour le poste de secrétaire d'édition de *La Revue française de sociologie*. Cela paraissait logique car mon cursus universitaire penchait en majeure partie en ce sens. Cependant, le concours était organisé pour un double recrutement, dont l'alternative était de travailler à la fois pour *L'Espace géographique* et la collection « Dynamiques du territoire » de la Documentation française. Pour préparer mon oral, j'avais simplement tiré quelques renseignements de ces publications sur le net des activités géographiques de l'UMR 6012 ESPACE de Montpellier, pour intégrer quelques mots-clés à ma présentation. Mais c'était sans connaître la présidente de mon jury, Thérèse Saint-Julien,

accompagnée également de Joël Charre qui représentait l'antenne montpelliéraine de l'UMR 6012 ESPACE. Rétrospectivement, l'insouciance confine parfois au vertige...

De mon parcours d'étudiante en histoire, puis en ethnologie-sociologie comparative, la géographie se résumait à Roger Brunet, Yves Lacoste. Plus tardivement, il y avait eu aussi des géographes du développement tels Alain Dubresson et Laoukissam Feckoua de l'université Paris X-Nanterre, ou Georges Courade et Jean-Louis Chaléard de l'université Paris 1. À cette époque, mon court logiciel en géographie méconnaissait les travaux de Thérèse Saint-Julien et de Joël Charre. Pourtant, ce jour-là, j'étais à mille lieux de penser que la discrétion de Thérèse lors de mon audition masquait pourtant la volonté agissante au moment de la délibération de me recruter, à ma grande surprise.

Et quelle surprise déçuplée fut mienne de la retrouver en tant que directrice de la collection « Dynamiques du territoire » de la Documentation française, à l'issue de mon recrutement ! L'impression que Thérèse m'a laissée est celle d'une personne dure dans le travail, avec pour seul objectif, l'efficacité. Elle ne lâchait rien, notamment lorsque j'avais plusieurs casseroles sur le feu. Je l'entendais me dire alors « vous allez y arriver, j'en suis sûre », ou bien « j'ai entièrement confiance en votre capacité ». Ces encouragements sonnaient finalement comme autant d'injonctions au dépassement de soi... Notre relation professionnelle au sein de la collection des Atlas n'a duré qu'un peu plus d'un an, avant un passage de relais auprès d'Hervé Théry. Après cela, je la rencontrais parfois à l'Institut de géographie lorsqu'elle venait rendre visite à ses collègues. Et quand en 2007, je rééditais *l'Atlas de la Roumanie*¹, alors que Violette Rey était à mon bureau, je savais que Thérèse ne serait pas très loin.

Un matin de 2010, Thérèse est venue frapper à mon bureau pour consulter plusieurs jours de suite les anciens numéros de *L'Espace géographique* avant de me demander de les emprunter. Au grand dam de Thérèse, je lui refusais ce privilège mais pour soulager sa peine, je lui proposais de recenser les mots-clés pour elle. « Ah oui, vous pourriez faire cela ? », et c'est ainsi qu'elle proposa à France

Guérin-Pace de m'associer à une publication sur les mots de la géographie pour les quarante ans de *L'Espace géographique*². C'était une première pour moi, et j'ai dû passer deux semaines à recueillir les mots-clés, puis suivre une formation sur l'analyse des corpus avec les méthodes de statistique textuelle auprès de Bénédicte Garnier.

En me retournant sur ces dernières années, je ne peux que mesurer à quel point ma rencontre avec Thérèse Saint-Julien a infléchi ma trajectoire de vie, par un engagement au sein du CNRS, en marquant mes débuts professionnels dans l'édition, ou en tant qu'autrice scientifique. C'était donc une évidence et un honneur pour moi d'accepter le travail éditorial de ce livret d'hommage, à la demande de Nadine Cattan et d'Antoine Fleury. ●

.....
1. Violette Rey, Octavian Groza, Ioan Ianos, 2007, 2^e édition, *Atlas de la Roumanie*, Montpellier, Paris, CNRS GDRE S4, La Documentation française, collection « Dynamiques du territoire », 208 pages.

.....
2. France Guérin-Pace, Thérèse Saint-Julien, Anita W. Lau-Bignon, 2012, « Une analyse lexicale des titres et mots-clés de 1972 à 2010 ». *L'Espace géographique*, t. 41, n° 1, p. 4-30. <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2012-1-page-4.htm>



*Sur le chantier de la ligne à grande vitesse Sud Europe atlantique
Visite organisée dans le cadre de l'Observatoire socio-économique de la LISEA.*

« Je dois être un peu idiot mais il y a quelque chose que je ne comprends pas »

Béatrice Collignon

Les mots de Thérèse... Facile. Évident. Tellement évident que nous avons été au moins deux à les proposer, et qu'une troisième les a confirmés au cours de cette journée. Mais ces mots ne sont rien sans le geste qui, immanquablement, les accompagnait et en assurait l'effet. Comme une dramaturgie bien rôdée, pour un théâtre où les présents sont tantôt acteurs, tantôt public selon qu'ils parlent, apostrophent, répondent, ou observent, ou font tout autre chose plus ou moins discrètement, changeant plusieurs fois de rôle au cours de la même représentation.

Commençons par le théâtre : les AG (Assemblées générales) de l'UFR (Unité de formation et de recherche) de géographie de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où j'ai eu l'honneur de côtoyer Thérèse comme collègue, moi qui ne l'ai jamais eue comme professeure. Mais il y avait sûrement d'autres théâtres : la commission de la section 39 du CNRS quand elle y siégeait (en tant qu'élue ou membre nommée), les réunions de l'InSHS quand elle était DAS (Directrice adjointe scientifique)

en charge de cette section 39 (Espaces et Sociétés), les commissions de recrutement, les AG des UMR où elle se rendait en tant que DAS, les comités de rédaction de revue, les divers conseils scientifiques et conseils d'administration dont elle a été membre, etc.

Revenons au théâtre où j'ai tant de fois goûté de ces mots et de ce geste, de cette dramaturgie si efficace qui raconte la personne Thérèse que j'ai connue et à laquelle je rends aujourd'hui hommage par ce témoignage. Les AG de l'UFR de géographie de Paris 1, donc. Beaucoup de monde (entre 50 et 70 collègues), des débats souvent houleux parce que nous défendons différentes géographies – dont certaines peuvent difficilement dialoguer entre elles – et différentes pédagogies, aussi. Thérèse, souvent au fond de la salle et bavardant avec sa voisine, me rappelait Georgette Zrinscak au début de cet après-midi, sans pour autant perdre le fil des échanges. Et Thérèse qui, au moment-clé, levait la main et, la parole lui étant donnée, disait tout en enlevant ses lunettes et en pliant les branches pour accompagner la fin de sa phrase, ou plutôt scandait de sa voix chantante du Sud-Ouest : « Je dois être un peu idiot, mais il y a quelque chose que je ne comprends pas », en insistant sur le « pas » qui arrivait exactement au moment où elle posait ses lunettes désormais fermées sur la table.


On le savait, on l'attendait, mais l'effet était toujours le même : terrible. Les acteurs qui venaient ainsi de se faire épingler tremblaient, car Thérèse avait immanquablement mis le doigt sur la faille de leur raisonnement, de leur proposition, de leur tentative d'imposer une décision qui n'allait pas, pour elle, dans le bon sens. Et les autres, dans le rôle du public, tremblaient pour leurs malheureux collègues qui venaient d'essayer l'attaque redoutable dont tout le monde savait, et eux les premiers, qu'ils ne se relèveraient pas, ou très péniblement. Même si l'on était d'accord avec Thérèse, on ne pouvait s'empêcher de plaindre un peu nos opposants ; le combat était tellement inégal.

Comme d'autres, j'admirais cette dramaturgie et, partie en 2013 à l'université Bordeaux Montaigne, je me faisais fort de marcher dans les pas de Thérèse et de reprendre à mon compte ses mots et

son geste, en espérant atteindre la même efficacité. Peine perdue, et ce n'est pas seulement parce que je n'avais pas de lunettes. Car ce n'était pas seulement le geste qui manquait, ce sont les mots que je ne pouvais pas m'approprier. Ils étaient à Thérèse, ils étaient Thérèse, ils ne pouvaient être à personne d'autre. Je compris alors, après deux ou trois « flops » heureusement non remarqués, puisque personne dans mes nouvelles assemblées n'avait eu l'heur d'entendre et de voir Thérèse à l'œuvre dans ce type de théâtre, qu'il fallait que je trouve mes mots, et mon ou mes gestes. Pour mener mes combats scientifiques et institutionnels et être une combattante (presque) aussi efficace et redoutable que Thérèse. Car elle était redoutable, quand il s'agissait de défendre des idées, des analyses, des constructions théoriques, une certaine géographie et un centre de recherche : l'UAR PARIS et plus tard l'UMR Géographie-cités.

Trouver mes mots et mes gestes, en m'inspirant de Thérèse dans sa capacité à montrer les incohérences ou les faiblesses théoriques des autres, mais aussi à argumenter, démontrer la pertinence de ses propositions, de son positionnement, en l'adossant à une analyse sérieuse et documentée : débattre en scientifique en somme. Ce qui signifie, aussi, faire le pari de l'intelligence, respecter ses adversaires et tenter de les convaincre en cherchant, toujours, un point à partir duquel peut se construire un espace de dialogue et, peut-être, se trouver un terrain d'entente.

C'est toute la richesse des premiers mots : « Je dois être un peu idiot ». Ironie bien sûr, personne ne pouvait prendre cette remise en question au premier degré. Mais appel, aussi, à entrer dans la discussion. Tout comme les derniers mots « quelque chose que je ne comprends pas », tout à la fois pointaient faille et invitaient au dialogue à travers la demande d'une explication. Même si l'on savait Thérèse difficile à convaincre, elle veillait à garder la porte ouverte – expression tout à la fois de son respect et de sa curiosité pour les autres. Une curiosité que j'ai découverte tardivement, lors d'un séjour à Barcelone où j'ai eu le privilège de partager ma chambre avec elle dans l'auberge où Petros et Jean-Louis partageaient une autre chambre, tout comme nos étudiants de licence qui



faisaient là leurs premières armes de géographes de terrain. Cette promotion-là bénéficia de l'écoute attentive de Thérèse, de ses commentaires et conseils, et de son regard généreux et amusé sur la nouvelle génération.

Et si je ne peux m'appropriier ses mots, si la géographie que je construis est à la fois proche et éloignée de la sienne, je partage avec elle cet intérêt pour les étudiants et cet engagement pour les amener à formuler leurs thèses, même si parfois, je dois être un peu idiot mais il y a des points que je ne comprends pas... ●

D'autres ont dit...

« Une pensée pour évoquer avec vous une présence à la fois réaliste et idéaliste au service d'une communauté de géographes. » ● **Madeleine Brocard**

« Ce n'est pas facile de trouver des mots !!! Néanmoins, je pensais à quelques expressions qui sonnaient pour moi comme des encouragements et qui sont des valeurs que, je pense, elle souhaitait transmettre : exigence, modestie ou "poncifs de l'air du temps". » ● **Christophe Imbert**

« Thérèse m'a beaucoup apporté. J'entends toujours sa voix lorsque je rédige une note ou une étude dans le cadre de mes fonctions actuelles au Cerema, et avant cela au ministère de l'Écologie : "une idée, une phrase. Ce n'est pas parce que vous traitez des sujets complexes que vous devez faire des phrases compliquées." Et puis ce fameux : "quel est le statut de ce texte ?" » ● **Guillaume Lesecq**

« Elle m'a énormément transmis ; elle avait une présence légère et rassurante, riante et enthousiaste dont j'ai beaucoup profité au présent. Je ne saurais pas reprendre ses mots au passé. Je suis sûre que cette journée va être remplie de sa chaleur et de son humour. » ● **Hélène Mathian**

« Je vous remercie de bien vouloir mentionner que son ami de Lausanne peut-être en partie Vautrin Lud grâce à elle et tout ce qu'elle m'a appris de la géographie nouvelle, serait fort heureux de l'honorer à son tour. Je serai avec vous tous ce jour-là par la pensée. » ● **Jean-Bernard Racine**

Contributeurices et contributeurs

Patrick Maisonnave, neveu de Thérèse Saint-Julien ●

Alix, Étienne, Jeanne, Baptiste, Emmanuelle, Jean-Baptiste, Anne-Adélie, Sixtine et Héloïse Maisonnave, Arnaud Peyres, petites-nièces et petits-neveux de Thérèse Saint-Julien ●

Athanase Bopda, professeur, université Le Havre Normandie, IDEES, Le Havre ●

Roger Brunet, directeur de recherche honoraire, CNRS, ESPACE, Montpellier ●

Nadine Cattan, directrice de recherche, CNRS, Géographie-cités, Paris ●

Béatrice Collignon, professeure, université Bordeaux Montaigne, Passages, Bordeaux ●

Antoine Fleury, chargé de recherche, CNRS, Géographie-cités, Paris ●

Jean-Christophe François, maître de conférences, université Paris Cité, Géographie-cités, Paris ●

Yves Guermond, professeur honoraire, université de Rouen Normandie, IDEES, Rouen ●

Béatrice von Hirschhausen, directrice de recherche, CNRS, Géographie-cités, Paris ●

Anita W. Lau-Bignon, ingénieure d'études, CNRS, Géographie-cités, Paris ●

Renaud Le Goix, professeur, université Paris Cité, Géographie-cités, Paris ●

Petros Petsimeris, professeur, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Géographie-cités, Paris ●

Denise Pumain, professeure honoraire, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Géographie-cités, Paris ●

Violette Rey, professeure honoraire, École normale supérieure, Lyon ●

Antonine Ribardièrre, maîtresse de conférences, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, PRODIG, Paris ●

Lena Sanders, directrice de recherche honoraire, CNRS, Géographie-cités, Paris ●

Jean-Louis Tissier, professeur honoraire, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Géographie-cités, Paris ●

Christine Zanin, professeure, université Paris Cité, Géographie-cités, Paris ●

Crédits-photos

Première de couverture : Myriam Baron ●

6 : Nadine Cattan ●

14 : Clarisse, 8 août 2015, Creative Commons Attribution 4.0 International license ●

18 : Anita W. Lau-Bignon, aquarelle 9,8 x 23,5 cm, janvier 2024 ●

26 : Antoine Fleury ●

32 : Anita W. Lau-Bignon, aquarelle 15 x 21,5 cm, janvier 2024 ●

38 : Renaud Le Goix ●

58 : Antoine Fleury ●

64 : Nadine Cattan ●

76 : Nadine Cattan ●

86 : Pascale Maisonnave ●

94 : Violette Rey ●

98 : Élodie Manceau ●

Quatrième de couverture : Pascale Maisonnave ●



Géographie-cités
UMR 8504

*N° d'éditeur: 978-2-9592185 • achevé d'imprimer par ICS Imprimerie
RCS 411 467 327 • février 2024 • imprimé en France
Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2024*

Thérèse Saint-Julien • 1941-2021 •



Originaire du Béarn, agrégée de géographie, Thérèse Saint-Julien a enseigné de 1966 à 1969 au lycée Jean Dautet à La Rochelle. Docteure d'État ès Lettres et Sciences humaines en 1980 avec une thèse sur la diffusion spatiale des entreprises dans l'Ouest de la France, elle a été dès 1969 assistante, maîtresse de conférences, puis professeure à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où elle a formé plusieurs générations d'étudiant-es et de doctorant-es.

Co-fondatrice en 1984 de l'équipe PARIS qu'elle a dirigée de 1984 à 1992, Thérèse Saint-Julien a animé des recherches comparatives en géographie urbaine, en France et en Europe, analysant les structures socio-économiques et les mobilités dans l'espace des villes à toutes les échelles, du quartier à l'Europe, en soulignant l'importance du polycentrisme pour l'aménagement du territoire.

Co-autrice de manuels d'analyse spatiale, elle a pris la suite de Roger Brunet pour assurer la coordination de la publication d'un *Atlas de France* en 14 volumes à la Documentation française, en apportant un soin particulier aux méthodes d'analyse des sources statistiques et à la représentation cartographique. Elle a été membre des comités de rédaction de *L'Espace géographique* et de *L'Information géographique*.

Thérèse Saint-Julien a œuvré dans de nombreuses institutions pour l'enseignement et pour la recherche. Entre autres responsabilités, elle a été directrice-adjointe du département des Sciences de l'Homme et de la Société du CNRS (1991-1994), directrice du GDR Libergéo (2000-2002), directrice-adjointe de l'UMR Géographie-cités (2001-2006). Autrice d'un rapport remarqué au Conseil national de l'Enseignement, elle a aussi été membre du conseil d'administration de l'IRD, du conseil d'administration et du conseil scientifique de l'IGN, du conseil scientifique de la Maison des Sciences de l'Homme et du jury du prix Vautrin-Lud. Elle a reçu la médaille de bronze du CNRS et le prix de la DATAR.

Une sélection de ses publications est disponible à l'adresse suivante en accès libre :
<https://cv.hal.science/therese-saint-julien>

10 €



Géographie-cités
UMR 8504